N° 212 1er Mai 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le sacrifice des croyants

I. — Approche négative de la notion sacramentelle du sacrifice eucharistique

En matière de théologie, la lumière jaillit toujours du raisonnement méthodique. Concevoir le sacrifice de la Messe comme un sacrement, c'est simplement saisir une grande vérité, qui permettra par la suite, si on l'a bien maîtrisée, fût-ce au prix d'un vigoureux effort intellectuel, de distinguer théologie authentique et spéculation aventureuse.

Le grand sacrifice chrétien est essentiellement un mystère sacramentel. Nous verrons plus loin comment un sacrement peut être un sacrifice. Étudions d'abord l'attitude mentale de celui qui sait que le sacrifice de la Messe est un sacrement : cette liberté d'esprit que le peuple catholique, « sacerdoce royal », comme l'appelle saint Pierre, témoigne dans ses rapports avec un des plus redoutables mystères qui aient été proposés à l'adhésion de l'homme.

Le fait de croire que le divin sacrifice de la Messe est un sacrement crée dans l'esprit du chrétien une attitude absolument unique. Il est appelé à se représenter mentalement deux choses : d'abord que sur l'autel, à un moment précis, est offert le sacrifice parfait dont les éléments divins sont le Corps même et le Sang du Christ. Mais il ne doit pas donner pour autant à ce sacrifice un sens classique, comme s'il s'agissait d'un sacrifice semblable à ceux qui, offerts sur la terre par des hommes, comportent à quelque degré cet élément de *destruction*, propriété commune de tous les sacrifices naturels. En d'autres termes, le principe selon lequel le sacrifice de la Messe est un sacrement implique deux choses, et les implique au même titre et de façon immédiate, à savoir : d'abord, qu'il y a réellement sacrifice; ensuite, que c'est un sacrifice tel que n'en a jamais connu l'expérience des hommes.

Il est de la plus haute importance, pour sauvegarder le caractère sacramentel du sacrifice de la Messe, d'en éliminer tout ce qui en ferait un sacrifice naturel, c'est-à-dire un sacrifice où tout appartiendrait à la nature, en l'espèce, la nature humaine : l'acte lui-même, les sensations qu'il provoque, les circonstances qui l'accompagnent. Ce sacrifice doit être tel que les lois ordinaires de la nature n'y aient aucune part ; sinon il ne s'agirait plus d'un sacrement, mais d'un événement naturel. Pour rester orthodoxe, il nous est nécessaire de maintenir dans notre esprit la notion sacramentelle du sacrifice de la Messe au moins autant que la réalité de la victime divine qu'elle contient. C'est ce que nous pouvons appeler *l'aspect négatif* de la notion sacramentelle du sacrifice de la Messe.

Nous accordons sans autre discussion que le sacrifice est le mode le plus parfait du culte rendu à Dieu. Nous

tenons pour non moins certain que le Fils de Dieu, mourant sur la Croix, était un réel sacrifice offert à Dieu. Ce divin sacrifice, de même que tous les sacrifices rituels qui le précédèrent et le préfigurèrent sous l'ancienne loi, il nous faut les appeler « sacrifices naturels », en tant qu'ils présentent des caractères que nos facultés naturelles peuvent connaître. La mort, élément le plus universel du sacrifice, est chose facile à observer. La mort du Christ sur la croix put être constatée par tous. « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé », telle est la dernière phrase de la Passion selon saint Jean. Le sacrifice naturel est essentiellement chose d'observation humaine et d'humaine expérience. Rien de tel dans le sacrifice eucharistique ; l'expérience humaine ne peut nous en révéler la nature, pas plus qu'elle ne nous permet d'en percevoir la réalisation. Le sacrifice, qui est un sacrement, appartient à un ordre de réalités qui ne peuvent nous être connues que par la foi. On l'appelle communément sacrifice mystique, ou encore sacrifice non sanglant. Mais il n'y a pas de mot qui rendrait adéquatement la réalité : il s'agit d'un sacrement qui est en même temps un sacrifice, ou, pour mieux dire, c'est le sacrifice qui est le sacrement. Le terme « sacrifice sacramentel » est sans doute le meilleur, encore que l'on puisse préférer pour son exactitude cette simple équation verbale « le sacrement-sacrifice ».

C'est pourquoi, lorsque nous méditons sur notre sacrifice de l'autel, nous n'avons nullement besoin d'évoquer aucune des scènes du Calvaire, de penser à l'angoisse, aux tortures physiques, aux blessures du corps. Nous n'avons même pas besoin d'évoquer une mort hypothétique. En fait, tous les éléments qui constituent le sacrifice naturel devraient être bannis de notre pensée. Qu'on nous comprenne bien : lorsque nous assis-

tons à la Messe, nous pouvons, certes, méditer toutes les terribles et douloureuses circonstances historiques de la Passion du Christ et de sa mort : aucun sujet de contemplation ne saurait être alors plus approprié. Mais ne perdons jamais de vue qu'aucune des circonstances naturelles de l'acte sacrificiel du Christ sur la Croix ne trouve place dans le « sacrement-sacrifice » offert sur l'autel. Souvenons-nous toujours que nous assistons à un sacrifice non sanglant. Et cette expression signifie bien autre chose que l'absence de tout élément terrifiant : elle exprime une différence totale entre les deux sacrifices, l'un étant *in natura*, l'autre *in sacramento* — on ne peut concevoir plus profonde différence.

Le sacrifice *in sacramento* est non seulement une forme adoucie et atténuée du sacrifice naturel : l'un et l'autre n'ont de commun que la divine Réalité, qui y est immolée. Notre foi en la réalité du sacrifice eucharistique nous donne à nous, catholiques, la plus grande liberté d'esprit. Nous savons que, par cette foi, nous nous mouvons dans un monde qui transcende toute expérience humaine. Nous sommes de vrais mystiques parce que nous atteignons à une réalité infinie, et que nous y atteignons sans aucun ressort humain. C'est vraiment le *mysterium fidei*, le mystère de la foi. Nous accompagnons notre célébration du sacrifice eucharistique de tout ce qui peut, d'une manière ou d'une autre, rappeler à ce moment-là quelque chose de la réalité historique du sacrifice de la croix. Exemples : nous multiplions sur ces espèces le signe de la croix; la messe apparaît comme un drame spirituel, de l'ordre le plus haut qui soit, mais enfin elle est cela : un « mystère », au sens scénique du mot; nous aimons à nous remémorer chacun des événements qui se déroulèrent entre le Jardin des Olives et le sépulcre où fut déposé le corps

du Christ. D'autre part, nous savons que le sacrement qui se célèbre ainsi, que ce sacrement, considéré en soi, n'a rien d'humain ni d'accidentel; que c'est *une réalité simple*, sans aucune succession d'événements ; et, bien qu'il soit entre nos mains, il se situe cependant dans un univers infiniment éloigné du nôtre.

Un catholique sent comme d'instinct l'à-propos merveilleux des paroles ultimes du discours du Christ, quand il venait d'annoncer le mystère de son corps et de son sang devenant nourriture et boisson de l'homme. « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jean, VI, 64). Cette phrase exprime la réalité même qui nous est chère : la différence profonde entre l'ordre naturel et l'ordre sacramentel.

C'est un thème favori de la théologie catholique que d'exalter le caractère spirituel, ou, pour mieux dire, le caractère immatériel du sacrement eucharistique ; et à travers la littérature chrétienne circule ce double courant : l'un de foi en la réalité de la chose divine contenue dans le sacrement; l'autre qui s'attache à l'absolue transcendance du sacrement. Le monde sacramentel est un monde inconnu, mais nous connaissons bien Celui qui y habite.

Pourrions-nous mettre en doute un instant la foi de saint Thomas en la vérité de la présence réelle? Cependant, saint Thomas est un des théologiens qui ont le mieux mis en lumière le caractère spirituel de l'Eucharistie; il est bien loin des excès de l'ultra-réalisme, en quoi il ressemble plus à saint Augustin qu'aucun des théologiens modernes. Des textes comme celui-ci, emprunté à la *Somme*, ont une saveur très augustinienne; cependant ils ne quittent jamais le terrain solide du réalisme sacramentel : « En ce sacrement [eucharistique] le Christ Lui-même est contenu, non sous ses espè-

ces propres, mais sous les espèces du sacrement, *in hoc sacramento continetur ipse Christus, non quidem in specie propria, sed in specie sacramenti.* C'est pourquoi il est possible de manger spirituellement le Christ, et cela sous deux modes : l'un en tant qu'il existe *in specie propria*, et c'est ainsi que les anges se nourrissent spirituellement de Lui, dans toute la mesure où ils Lui sont unis dans la béatitude de la charité parfaite et de la claire vision : tel est le pain que nous espérons trouver au ciel, car cette union n'est plus seulement de foi comme la nôtre ici-bas. L'autre façon de se nourrir spirituellement du Christ est de Le manger tel qu'Il existe sous les apparences du sacrement, ce qui suppose la foi et le désir. En cette seconde manière, non seulement l'homme se nourrit spirituellement du Christ, mais il se nourrit encore du sacrement lui-même, ce qui n'appartient pas aux anges. Si donc il convient aux anges de se nourrir spirituellement du Christ, il ne leur convient pas de se nourrir du sacrement (1). »

Qu'on nous permette d'ajouter, à titre de commentaire, que saint Thomas ne parle pas ici de la « communion spirituelle » au sens moderne du mot, mais de la communion sacramentelle faite dignement, et qui suppose la foi et le désir.

Le même texte offre une autre phrase non moins précieuse : « Les sacrements sont proportionnés à la foi, qui nous fait voir la vérité obscurément et comme en un miroir; en rigueur de termes, il ne convient donc pas aux anges, mais aux hommes de manger spirituellement le sacrement. » Nous n'avons pas fini de trouver motif à la joie dans cette vérité que les sacrements sont des signes; n'abandonnons rien du glorieux symbolisme sa-

(1) III^{a}, q. 80, art. 2.

cramentel, sous prétexte que le protestantisme a faussé la notion traditionnelle de la signification des sacrements. Défendons toujours leur caractère spirituel, quand bien même le protestantisme se soit autorisé de ce caractère pour vider de toute réalité le contenu du sacrement. Bien que le texte de saint Thomas cité ci-dessus se réfère plus directement à la manducation du pain eucharistique, son esprit s'applique aussi bien au sacrifice de la Messe : sacrifice spirituel en ce sens qu'il ne comporte aucune mort, bien qu'il contienne cet élément indispensable sans lequel il n'y a pas de sacrifice.

L'on sait sur quels fondements théologiques s'appuya d'abord le protestantisme pour nier qu'il y ait dans l'Eucharistie un sacrifice en même temps qu'une participation. S'il y a sacrifice, objectait-on, c'est donc que le sacrifice du Christ sur la Croix ne fut pas complet. La réponse adéquate à cette objection sera donnée par la suite, mais, disons-le maintenant : n'est-il pas dans la nature même du sacrement-sacrifice de n'être ni un supplément ni même un complément du sacrifice naturel ? L'un et l'autre sacrifice appartiennent à des mondes, à des modes d'existence absolument différents. L'un ne peut donc gêner l'autre. De telles erreurs ne peuvent surgir que dans des esprits qui n'ont pas compris la nature réelle du sacrement. Dès que nous admettons qu'il n'y a dans le sacrement-sacrifice aucun vestige de ce qui constitue le sacrifice naturel, l'objection tombe d'elle-même.

Bien superficielle serait donc la théologie qui ferait du sacrifice eucharistique une partie, en quelque sorte, du sacrifice naturel du Christ ; qui verrait, par exemple, dans la Cène le premier acte de la Passion et de la mort du Christ. Un tel lien avec le sacrifice naturel est contraire à l'essence même du sacrement, qui ne peut en

aucun cas être partie intégrante d'un processus naturel. Le sacrifice naturel du Christ et le sacrifice eucharistique du Christ ont l'un avec l'autre un rapport merveilleux, mais dont il n'existe aucun autre exemple dans tout le domaine de la vérité révélée : l'un représente l'autre, mais ne le complète pas. L'unité du sacrifice rédempteur du Christ est un dogme catholique; mais cette unité n'est sauvegardée que si nous faisons avec saint Thomas cette distinction capitale : sur le Calvaire, le Christ s'offrit *in propria specie* ; sur l'autel, il s'offre *in specie sacramenti*. L'unité n'est sauve que par la diversité absolue de ces deux états.

Magnifique aisance intellectuelle du catholique que n'entrave ni le sentiment ni l'imagination! Nous savons que le Christ est offert sur l'autel, et notre façon de concevoir ce fait — le plus grand de tous — a la clarté d'un rayon de soleil. Que la réalité spirituelle soit donc appréhendée comme telle par l'homme spirituel !

II. — Le contenu réel du Sacrement-Sacrifice

Nous avons écarté jusqu'ici les entraves dont l'imagination humaine est toujours tentée d'alourdir les choses de Dieu. Les intuitions imaginatives ne sont pas dangereuses pour la foi, à condition que nous en connaissions le caractère provisoire.

Nous arrivons maintenant *au contenu réel* de ce sacrement dont le mode d'être transcende toute possible qualification. Comment un sacrement peut-il être un sacrifice ? Répondre à cette question sera répondre aussi à la question subsidiaire : comment ce sacrement est-il la nourriture de l'âme, étant donné que l'aliment eucha-

ristique est essentiellement le banquet qui suit le sacrifice ? Ici plus que jamais devra nous guider ce principe capital que nous traitons d'un sacrement dont l'essence même est d'être une *relation de signification*. Nous devons aborder la question du contenu sacramentel par la voie des signes qui constituent le sacrement, et non vice versa. Ce serait une méthode tout à fait erronée de dire d'abord que le corps et le sang du Christ sont contenus dans le sacrement, et d'en inférer qu'il y a sacrifice. Telle n'est pas la méthode qui convient : la nôtre sera tout autre. Prenons les signes, les éléments matériels comme les paroles ; examinons-les et voyons s'ils signifient réellement un sacrifice. Si telle est bien leur sens, alors il y a sacrifice, en vertu de l'adage universellement admis en pareille matière, que les sacrements chrétiens opèrent ce qu'ils signifient : *Sacramenta efficiunt quod significant*. Ce point de vue, vrai carrefour dans la pensée théologique, est des plus importants. Nous atteignons le contenu invisible du sacrement grâce aux signes extérieurs, choses et paroles, ou, pour parler plus techniquement, matière et forme, dans toute la puissance de leur valeur expressive. Si Dieu, dans sa toute-puissance, sans aucun ministère humain, sans aucun symbolisme extérieur, accordait sa grâce à l'âme d'un païen, ce serait un acte de miséricorde, merveilleux en soi, mais sans rien de sacramentel; un acte dont nous ne pouvons rien connaître, n'ayant à ce sujet ni message ni révélation. Au contraire, quand un païen est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous savons ce qui se passe dans l'âme du païen, grâce au symbolisme très clair et très significatif du premier sacrement. Nous lisons l'état d'âme du baptisé dans le rite du baptême, nous ne lisons pas la signification du rite à travers l'état de son âme, qui, elle, n'est pas visible à nos

yeux. Le baptême dans sa forme traditionnelle, sacramentelle, nous permet de comprendre l'excellence de l'âme chrétienne. De même, en ce sacrement de l'Eucharistie, nous savons qu'il y a sacrifice parce que sa matière et sa forme signifient clairement un sacrifice. Nous savons que là est le corps et le sang du Christ parce que ce sacrement signifie le corps et le sang du Christ aussi clairement que le baptême signifie la purification de l'âme au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tout ce qui fait de l'Eucharistie une telle merveille de puissance divine résulte de son symbolisme, mais ne le précède pas. Le pain est changé au corps du Christ, le vin en son sang parce que la signification du sacrement exige absolument un tel changement. Si, en effet, ce changement ne s'opérait pas, la signification eucharistique serait fausse et menteuse.

C'est ce que saint Thomas exprime en une phrase qui devrait être toujours présente à notre esprit : « *Verba quibus fit consecratio, sacramentaliter operantur ; unde vis conversiva, quae est in formis horum sacramentorum, consequitur significationem.* — Les paroles de la consécration agissent sacramentellement ; il en résulte que le pouvoir de transsubstantiation qui réside en la forme de ce sacrement est adéquat à sa signification (1). »

Le sens de ces paroles devient plus clair, plus révélateur aussi, quand nous considérons la distinction que saint Thomas établit ici entre le simple pouvoir de Dieu et le pouvoir sacramentel. Dans ce sacrement, pas plus que dans les autres, Dieu n'opère par la seule vertu de sa toute-puissance : il opère sacramentellement parce qu'il pousse la vérité interne et propre du signe extérieur

(1) III^a, q. 78, art. 4, ad 3^m.

au point où elle atteint le *maximum* de réalité, — c'est bien différent d'un acte absolu de sa toute-puissance.

Supposons, dit en propres termes saint Thomas, que Dieu ait dit : « Que ceci soit mon Corps ! » de façon absolue, sans qu'il y ait eu là matière à évocation d'un événement historique, de même que Dieu dit au commencement : « Que la lumière soit ! » Un tel acte divin n'aurait rien de commun avec le sacrement chrétien, car — c'est l'évidence même — l'élément de « signification », important entre tous, serait exclu de ce divin *fiat*. Le sacrement eucharistique est réalisé non par un impératif divin, mais par un divin symbolisme, ou, si l'on préfère, par un rappel divin du passé. Il faut citer tout entier ce passage extrêmement intéressant de saint Thomas : mieux qu'aucun autre texte, à notre connaissance, il aide à saisir la véritable nature du sacrement.

A l'objection que la meilleure formule de consécration eucharistique pour le Christ eût été l'impératif : « Que ceci soit mon Corps ! » comme Dieu avait dit : « Que la lumière soit! » et la lumière fut, saint Thomas réplique : « Le même Verbe de Dieu qui opéra dans la création du monde opère aussi dans cette consécration, mais selon un mode donné dans le premier cas, selon un autre mode dans le second. Car ici, dans le sacrement, ce Verbe opère réellement et sacramentellement, c'est-à-dire selon le pouvoir de signification. C'est pourquoi il est nécessaire que dans cette phrase le résultat final de la consécration soit signifié par un verbe substantif au mode indicatif et au temps présent. Mais, dans la création, ce Verbe n'opérait que réellement, et cette efficacité relève du commandement de la Sagesse divine. C'est pourquoi, dans la création du monde, la parole divine s'exprima par un verbe au mode impératif, selon

le premier chapitre de la Genèse : « Que la lumière « soit! » et la lumière fut (1). »

Ces considérations sont simplement indispensables à qui veut comprendre clairement le mystère eucharistique. Selon saint Thomas, la toute-puissance de Dieu dans l'Eucharistie est sacramentelle parce qu'elle accomplit ce qu'elle signifie en parole et en acte. La toute-puissance divine ne place pas directement, immédiatement, par un *fiat* impératif, le corps et le sang du Christ sur l'autel, mais le Fils de Dieu, à la dernière Cène d'abord, par le ministère du prêtre ensuite, prononce des paroles et accomplit des rites qui signifient le sacrifice de son corps et de son sang. Nous en concluons qu'il y a, dans cet acte sacramentel de signification, le sacrifice du corps et du sang du Christ — sans quoi la signification sacramentelle serait un mensonge. Nous devrions accorder plus d'attention aux choses que fit et dit le Christ à la dernière Cène qu'aux possibilités mystérieuses d'une hypothétique action divine. Car si, à la Cène, le Christ avait placé son corps et son sang sur la table, de façon immédiate, sans aucun élément historique concomitant de représentation et de commémoration, le résultat eût été totalement différent de l'Eucharistie chrétienne.

Il est certain que le Fils de Dieu aurait pu donner à son Église un rite définitif, composé d'actions et de paroles, de symboles et d'expressions qui auraient été une représentation extrêmement parlante de son sacrifice sur la Croix, sans que ce rite contînt la réalité qu'il eût symbolisée. L'Eucharistie *est* ce rite, plus le contenu interne ; c'est un rite parfait, *au maximum* significatif, mais qui va d'un degré au-delà de la simple significa-

(1) III^{a}, q. 78, art. 2, ad 2^{m}.

tion ; il contient ce qu'il signifie. Cependant, ne nous lassons pas de le répéter, il ne contient pas plus qu'il ne signifie; car s'il contenait plus qu'il ne signifie, ce ne serait pas un sacrement, mais un acte absolu de la toute-puissance de Dieu, acte dont nous ne saurions rien. Il est parfaitement vain, en théologie, de poser des questions au sujet de la nature de l'Eucharistie au-delà du contour clairement marqué par ce symbolisme sacramentel. Si, afin d'expliquer la nature du sacrifice eucharistique, nous devions nous rabattre sur des réalités cachées, de nature divine, et non plus sur des réalités déjà amorcées par la signification du sacrement, alors non seulement nous quitterions le certain pour l'incertain, mais nous abandonnerions le plan sacramentel pour la recherche de l'inconnu.

Considérons maintenant sous un autre angle ce même sujet, si profondément vital pour la pensée chrétienne. Il est arrivé à des apologistes de la Présence réelle de dire que le pain et le vin sont les symboles les moins appropriés que l'on pût choisir pour la chair et le sang. Le but de ces écrivains bien intentionnés est évident : ils combattent la théologie protestante, qui voit dans l'Eucharistie un symbole excellent du corps et du sang du Christ, mais seulement un symbole. Pour réfuter l'erreur protestante, de tels apologistes vont jusqu'à nier la valeur expressive des espèces eucharistiques, à dire que les paroles du Christ lors de l'institution *doivent* exprimer la Présence réelle *parce que* le pain et le vin ne pourraient jamais, même au prix d'un vigoureux effort d'imagination, symboliser la chair et le sang. Qui ne voit que de tels défenseurs compromettent gravement la théologie catholique? Il importe de défendre la doctrine catholique, mais attention aux moyens. Nos bons amis semblent trouver plaisir à souligner l'arbitraire des *fiat*

divins. Nous avons déjà marqué la nécessité pour les catholiques de défendre le signe sacramentel, le plus énergiquement possible. Si les espèces eucharistiques n'étaient pas expressives et symboliques, que deviendrait la notion de sacrement ?

Le sacrement doit être un signe en paroles, en actes et en réalités ; il doit l'être à l'excès, dirons-nous, et à tel point qu'il sera nécessaire — si l'on veut éviter le mensonge — que le sacrement contienne ce qu'il signifie. Imaginons un homme qui réussirait à jouer le rôle d'un roi sur une scène grandiose, avec une telle splendeur, une telle richesse, une suite si nombreuse, un tel déploiement de force armée, que les spectateurs se demanderaient où gît la différence entre le roi réel et le roi acteur, auquel il ne manquerait peut-être que le titre héréditaire !... Dans le sacrement, l'Église doit opérer la réalité spirituelle avec tant de clarté, de puissance, de rectitude, que personne ne puisse mettre en doute son intention : elle veut réellement accomplir ce qu'elle signifie sur la scène, pourrait-on dire, du symbolisme sacramentel. La réalité interne du sacrement est la prolongation du signe sacramentel.

On connaît la terminologie blasphématoire d'un protestantisme dégradé qui applique le terme hideux d' « incantation » à la simple foi du catholique en ses sacrements. Une incantation met en œuvre des mots et des symboles si puissants que les esprits sont liés par la véhémence même de l'expression. Pour ma part, je ne rougirai pas de l'accusation si, dans mon ministère sacerdotal, je suis censé user de mots et de rites dont le pouvoir expressif est tel que la réalité divine y est irrévocablement attachée. Je ne fais pas de signes arbitraires ni ne prononce des mots de pure convention quand j'officie à l'autel, quand je consacre à l'élévation; j'accom-

plis un rite qui, s'il est *vu* dans son intégrité, doit signifier le corps et le sang du Christ comme un sacrifice d'agréable odeur.

La signification du sacrement est donc la seule voie qui nous permette d'accéder à la notion vraie de la nature du sacrifice du Christ sur l'autel. Nous possédons ce que nous symbolisons : rien de plus, rien de moins. S'il y a plus, il ne s'agit plus d'un sacrement. S'il y a moins, nous sommes trompés. Toute la question est dès lors de savoir si le rite eucharistique (les paroles et actions du Christ d'abord, nos paroles et nos actions au nom du Christ ensuite) peut symboliser, et symbolise effectivement d'une manière adéquate la mort du Christ sur la Croix dans sa réalité littérale. L'Église catholique a toujours soutenu que tel est bien le cas, et c'est pourquoi elle croit au sacrifice de la Messe qui n'est rien d'autre que le « noyau » interne, l'essence du rite externe et symbolique.

L'étude du Canon de la Messe est extrêmement instructive à la lumière de tout ce qui précède. Avant et après l'acte essentiellement sacramentel de la consécration, rite majeur du sacrifice, il y a des rites sacrificiels mineurs et des prières qui entourent l'acte central, le rendant de plus en plus expressif, aidant son œuvre de signification et menant par degrés de l'humain au divin. Ainsi est mise en lumière cette vérité que la réalité interne du sacrement est le prolongement de la signification du sacrement. Examinons, par exemple, l'invocation qui précède immédiatement le moment solennel de la consécration : « Cette oblation nôtre, ô Dieu, nous t'en prions, daigne en toutes choses la bénir, la consacrer, la ratifier, la faire raisonnable et acceptable, afin qu'elle devienne pour nous le Corps et le Sang de ton Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Il n'est pas nécessaire de donner aux prières du Canon, à l'exception des paroles de la Consécration, une autre origine que l'inspiration de l'Église ; mais ces prières prouvent, sans doute possible, que l'Église comprit dès le début la grande vérité que le sacrifice eucharistique n'est ni plus ni moins que la réalité signifiée par le rite sacramentel. L'Église pouvait dès lors, appuyée sur une telle foi, ajouter à la signification essentielle du sacrement, qui est d'institution divine, ses propres signes et symboles qui sont comme l'extension et le rayonnement du signe divin. C'est ce que fit l'Église pour tous les autres sacrements. Le rite du baptême, par exemple, contenait déjà dans la chrétienté primitive des actes et des symboles qui sont une addition évidente au rite de la régénération baptismale, tel qu'il est formulé par le Christ dans les Évangiles. Le rite majestueux de la Messe, centré autour de l'action traditionnelle de la dernière Cène, est l'exemple le plus puissant de ce profond instinct de l'Église catholique qui l'assure que le signe extérieur est, dans le sacrement, la mesure et la garantie de l'interne réalité.

Dom Anscar Vonier, O. S. B.

Traduit de l'anglais
par C. Tunmer, O. P.

Le sens chrétien du travail intellectuel

Le travail — tout travail — offre pour l'homme des aspects variés.

Le travail est une nécessité

De prime abord, c'est une *nécessité;* il faut travailler pour vivre; le travail est le gagne-pain. C'est en l'envisageant sous ce jour que saint Thomas d'Aquin range le travail humain parmi les inclinations de notre nature qui lui sont communes avec les animaux, car les animaux, eux aussi, travaillent pour vivre.

Et pourtant, dès ce stade inférieur, le travail humain a son incomparable grandeur : du fait même que le pain que nous gagnons n'est pas celui d'une vie purement matérielle, mais d'une vie intellectuelle et d'une vie spirituelle dont la première est le soutien. Ce corps de chair est la demeure royale de l'esprit; purifié par l'eau baptismale, il devient l'habitacle de la vie divine. Le pain que nous gagnons par nécessité est transsubstantié dans un corps qui doit ressusciter au dernier jour et entrer en partage de la vision béatifique. Dès à présent, le pain que nous gagnons par nécessité est la ma-

tière du sacrifice qui renouvelle l'alliance contractée entre Dieu et l'humanité au soir de la Cène...

Gagner son pain, gagner le pain de son ménage, gagner le pain dont la dîme est prélevée pour l'accomplissement du mystère eucharistique, — pour qui prend la peine d'y réfléchir en être raisonnable et en chrétien, — c'est déjà un chose magnifique. Et cela devrait suffire à nous faire aimer notre travail, si humble soit-il, et bénir la nécessité qui nous l'impose.

Le travail est un appétit

Mais le travail est bien autre chose encore. Il est un *devoir*, c'est clair, et par conséquent le principe de la paix dans la conscience. Il exerce un *attrait*, quoiqu'il s'y mêle des difficultés et des peines; et je ne vise pas seulement l'appétit de la fortune où il mène quelquefois, l'appétit des satisfactions honorifiques qui le récompensent de temps en temps : je parle de l'attrait du travail pour le travail : le travail est la pente de notre nature, dont les énergies physiques ou intellectuelles cherchent à se réaliser, comme les eaux de la source à couler vers le fleuve.

Nous sommes des vivants : et vivre ce n'est pas dormir; c'est le sommeil qui n'est qu'une nécessité et une humiliante nécessité, à laquelle nous serons soustraits dans l'autre monde, et ce sera l'un des aspects de notre béatitude. Le père qui est dans les cieux ne se repose jamais; des servitudes de notre humanité, il est permis de croire qu'aucune n'a plus pesé au Christ que l'obligation de manger et de se reposer. Plus que la souffrance : car, souffrir... c'est pour cela qu'il était descendu sur terre; et souffrir, c'est une manière de tra-

vailler; la langue latine réunit, même sous le terme *labor*, les deux idées de travail et de souffrance.

Mais le travail par excellence, celui dont nous portons l'inclination dans toute notre facture humaine, ce n'est ni celui des champs ou de la mine, ni celui de la plume ou du laboratoire; c'est celui auquel sera consacrée notre éternité et qu'il nous est permis de mêler dès à présent à toutes nos besognes matérielles ou intellectuelles : la contemplation de la Vérité. En somme, nous ne vivons, nous ne supportons la vie que pour cela; un mystérieux pressentiment nous avertit que nous devons y pouvoir atteindre et que cela, seul, ne trompera pas notre attente. La contemplation est à la fois le sommet du travail humain et le terme des aspirations les plus spontanées de notre nature humaine.

Contempler, ce n'est pas échafauder des raisonnements; c'est ouvrir les yeux tout grands, et regarder, et se délecter de la vision.

Pour l'être raisonnable, gagner son pain corporel, c'est se libérer pour *voir*. Fouiller le firmament ou les profondeurs du sol, arracher ses secrets à l'univers, élargir son *savoir*, ce n'est pas un terme, ce n'est qu'un réseau de voies d'accès pour *voir*. Tous les systèmes philosophiques, toutes les ressources de la littérature ou des arts, aboutissent à des belvédères d'où l'homme promène son regard sur l'infini. De bas en haut des degrés sur lesquels s'échelonne le travail humain, tout effort est mû par l'attrait de la Vérité à contempler : tout homme est un contemplatif qui le plus souvent s'ignore; il suffit qu'il réfléchisse pour s'en apercevoir.

Tout homme est pour la Vérité et pour la vision croissante de la Vérité.

Le travail intellectuel

Voilà le rang que tient le travail intellectuel dans la hiérarchie des travaux humains. Le travail intellectuel tend à la vision. Mais c'est encore un travail fraternel : il tend aussi à partager cette vision; il se prolonge dans l'enseignement; il ne conquiert que pour donner. *Contemplari et contemplata tradere*, la devise des Prêcheurs est aussi la devise des hommes de science. Le savant n'est pas un avare, il a trop bien conscience que ce qu'il a trouvé ne lui appartient pas : il l'a trouvé, il ne l'a pas créé; pour le chimiste ou le minéralogiste, c'est évident; mais l'homme de lettres, le romancier ou le poète lui-même, a puisé à larges mains dans le trésor de la nature et du milieu social, et son inspiration personnelle est, comme le génie du savant, tributaire de tous les emprunts qui lui ont permis de produire son fruit. Savants ou hommes de lettres, historiens ou juristes, il se sentent tous débiteurs, et c'est pourquoi l'attrait de la Vérité ou de la Beauté se prolongent chez eux dans l'attrait de la Générosité.

L'enseignement, sous quelque mode qu'il s'exerce, est l'une des plus nobles faces de la Générosité.

Et les trouvailles de l'intelligence sont aussi, et par cela même, l'objet de la plus saine des propriétés. Pour saint Thomas d'Aquin, le propriétaire occupe une position intermédiaire entre Dieu, qui est le seul maître absolu de toutes choses, et les pauvres, à qui les heureux de ce monde sont tenus de distribuer volontiers ce dont ils ont besoin pour vivre. Cette doctrine est dure à entendre au grand nombre des propriétaires de richesses matérielles; cette double relativité de la propriété à l'endroit de Dieu et à l'endroit des pauvres leur sem-

ble marquée, d'une part, au coin d'un mysticisme sans intérêt, et, d'autre part, au coin d'un socialisme de mauvais aloi. En tout cas, ils n'éprouvent généralement pas cet appétit de la distribution que la doctrine catholique inclut dans sa notion de la propriété.

Pour nous, cela va de soi. Certes, nous prétendons bien vivre de notre travail; nous ne dédaignons ni nos traitements mensuels, ni les échéances trimestrielles de nos pensions, ni nos comptes de droits d'auteur chez nos libraires : nous ne sommes pas des esprits purs, et nous ne cherchons pas à nous comporter comme tels, ne serait-ce que par crainte de la réaction dont Pascal menaçait les hommes qui veulent faire les anges. Mais est-ce à des maîtres qu'il faut parler des joies de cette générosité qu'est l'enseignement, de la spontanéité du don qu'ils font à leurs disciples de ce qu'ils ont, et qu'ils ne sont si fiers de posséder que pour la joie qu'ils ont de le donner?... Je me suis parfois demandé si, en nous écoutant, et en étouffant un bâillement surpris à une fatigue d'estomac, nos élèves ne méditaient point quelquefois cette pensée qu'il est plus doux de donner que de recevoir. Il faut avoir longtemps enseigné, et puis avoir dû suspendre son enseignement, et puis le retrouver, pour se rendre compte que c'est une sorte de passion : *experto crede Roberto.* Nous sommes véritablement les plus orthodoxes des propriétaires, tant nous avons de propension à nous dépouiller (1).

(1) Nous avons soutenu par ailleurs, mais en nous plaçant à un autre point de vue, la priorité de la propriété intellectuelle sur la propriété des richesses matérielles (*Il y a propriété et propriété...* et *De la propriété, rien ne sert de discuter...*, « Revue des Jeunes », 15 décembre 1936 et 15 février 1937).

Travail intellectuel et travail matériel

Par ce prolongement de la générosité intellectuelle, notre labeur se révèle véritablement ce qu'il est, du point de vue humain, mais bien davantage du point de vue chrétien : il est un *ministère*.

La propriété est un droit, assorti d'un office. Le travail est à la fois une nécessité et un attrait, et c'est la face qu'il tourne vers l'ouvrier, — et encore un office, et c'est la face qu'il tourne vers le service fraternel ou, si vous préférez, la solidarité ou le bien commun. Et cela est vrai de tout travail : manuel ou intellectuel.

Au reste, n'exagérons pas la distance qui les sépare. Le catéchisme est très sage dans sa réponse nuancée sur le repos du septième jour : il distingue les travaux où le corps a plus de part que l'esprit et ceux où l'esprit a plus de part que le corps; c'est seulement une question de plus ou de moins. Le corps et l'esprit coopèrent toujours; et j'ajoute : le cœur aussi. Il n'y a pas de travail où l'homme n'emploie d'une façon plus ou moins consciente toutes ses puissances : ses facultés intellectuelles, ses énergies physiques, les forces mystérieuses où se mêlent son esprit et sa sensibilité et qui soulèvent en lui l'émotion.

Il n'y a pas de travail humain qui soit purement matériel : toute activité tient sa nature spécifique, non seulement de l'objet auquel il s'applique, mais de l'agent qui l'exerce : cet homme qui traîne une charrette est un être raisonnable; ce cheval de fiacre, un être sensible; ce moteur d'automobile n'est qu'une machine. Au point de vue de l'économie pure, ils sont interchangeables, mais l'économie pure n'est qu'un point de vue sur la réalité sociale : le cocher de fiacre sait fort bien

utiliser chez son cheval des qualités sensibles qui font défaut au moteur inanimé, et c'est pourquoi les chauffeurs de taxi ne s'arment pas d'un fouet; les conducteurs d'hommes ne doivent pas oublier que le travail humain n'est pas une simple chose, qu'il est le gagne-pain d'un être raisonnable dont ils utilisent l'intelligence en même temps que les forces musculaires, et dont cette intelligence a des titres opposables à certains abus du travail matériel.

Réciproquement, il n'y a pas de travail purement intellectuel; il n'y a même pas de travail purement spirituel. Notre esprit est enkysté dans la matière. Tout le labeur scientifique est tributaire d'un outillage qui rappelle au savant la collaboration du bûcheron et du menuisier, du mineur et du métallurgiste, du souffleur de verre et de son garçon de laboratoire, aux trouvailles de son génie. L'homme de lettres a pour le moins son écritoire et toutes les ressources du langage pour formuler et communiquer sa pensée. Peut-il même penser dans son for intérieur sans user de l'aide, toute matérielle en définitive, des signes que sont, pour lui-même, les images et les mots? Et qui dira enfin l'influence du tempérament physique — tout simplement d'une bonne ou d'une mauvaise digestion — sur les productions de notre esprit : n'en est-il point qui se déclarent incapables de bon travail, l'un sans sa tasse de café, et l'autre sans sa vieille pipe ou son paquet de cigarettes?

Il y a une distance entre le travail intellectuel et le travail manuel, mais il y a aussi une certaine connaturalité; car c'est la même nature humaine qui s'y adonne tour à tour, en y associant toutes ces capacités que l'on appelle si bien *émotives*, parce que, effectivement, là réside le grand moteur. Nous ne sommes ni des animaux sans raison, ni des syllogismes plantés sur deux

jambes; et notre raison ne marcherait guère si elle n'était mue par cette puissance qu'on nomme encore si bien le cœur, en embrassant dans ce terme heureusement amphibologique toutes les énergies affectives de nos âmes sous la dénomination de l'organisme sur lequel elles réagissent directement et d'où elles réfléchissent sur notre visage et parfois retentissent en tous nos membres : la science est une passion; la poésie est une passion; l'enseignement est une passion; tout métier qu'on aime tourne plus ou moins à la passion.

L'homme est, en tout son être, admirablement un. Et c'est pourquoi le travail spirituel, qui l'emporte encore en dignité sur le travail intellectuel, met en œuvre toutes les aptitudes et toutes les inventions de l'homme pour chanter la gloire de Dieu et implorer sa clémence : la prière corporelle aide à l'élévation de l'âme vers Dieu : nous nous mettons à genoux et nous joignons les mains; la liturgie fait chanter tous les arts à l'unisson des âmes religieuses, et voici qu'elle conquiert au service de Dieu les dernières formes de l'architecture et de la musique; la T.S.F., même, engendre un nouveau mode d'éloquence sacrée qu'ignorèrent Bossuet, Bourdaloue et Lacordaire : la causerie familière du microphone avec l'interlocuteur invisible et innombrable.

Le travail est un ministère

Eh bien ! intellectuel ou matériel, ou tous deux à la fois, le travail humain est toujours un *ministère*, parce qu'il y a en lui quelque chose de *social*. Nous travaillons les uns pour les autres : *volentes*, *nolentes* : le boulanger pour le maître d'école, et le maître d'école pour les enfants du boulanger. Telle est l'interdépendance so-

ciale, que nous pouvons aussi bien abuser de nos semblables que les servir : nous ne pouvons pas les méconnaître; c'est là une impossible neutralité. C'est ce caractère ministériel du travail que rehausse la conception chrétienne en imprimant à celui-ci une valeur que j'ose appeler *quasi sacerdotale*.

Il a plu au Dieu créateur d'user en ce monde de ministres. Et ces ministres et leur libre activité sont au nombre des causes secondes par lesquelles la Cause première gouverne l'Univers.

Il en est de purement mécaniques : toutes les lois physiques que le Créateur a posées, qu'il permet à la raison humaine de discerner par l'observation et l'expérimentation, et qu'il laisse majestueusement dérouler leurs conséquences : des lois dont la puissance est tellement infaillible qu'elles dissimulent, aux yeux d'un grand nombre, le législateur qui les a posées : il semble qu'elles se suffisent à elles-mêmes; qu'elles détiennent le dernier mot des choses, des événements et de la Vérité; qu'il n'y ait rien ni personne à chercher au-delà; qu'elles soient elles-mêmes toute la divinité. Dieu n'agit pas par coups de théâtre; et le miracle lui-même serait un scandale s'il n'entrait dans la trame d'un ordre supérieur inattingible lui-même à la raison humaine et à la science.

Dieu ne révoque pas les causes secondes qu'il a établies. C'est Dieu qui fait sortir l'épi du grain de blé, mais par la vertu de la fécondité du sol, et sous condition des labours et des semailles du cultivateur. C'est Dieu qui guérit les maladies, qui consolide les fractures, qui fait proliférer les tissus cellulaires, mais par la vertu des lois physiologiques, et à charge de remplir les conditions propres à leur mise en œuvre. C'est à Dieu que nous devons la vie, mais par application des lois de

la génération dont nos parents ont été les ministres. Dieu a consacré lui-même le premier couple humain, et il consacre les suivants par le ministère des époux; le Christ a consacré la première hostie et la première coupe, et il consacre les suivantes par le ministère sacerdotal...

Ainsi, parmi les causes secondes mues par la Cause première, il y a des *lois* — physiques, physiologiques, morales, sociales — et de libres activités humaines s'exerçant, puisqu'elles sont libres, dans le cadre ou hors du cadre de ces lois : dans le cadre, et elles ont la valeur d'un *ministère*; hors du cadre, et c'est le désordre qui appelle la réparation — ce que les Romains appelaient, d'un autre nom encore bien trouvé, la *restitutio in integrum*.

Le gouvernement divin de l'Univers est un gouvernement ministériel — ne me faites pas dire « parlementaire », car, dans celui-ci, le chef de l'État est à la discrétion de ses ministres, et, loin de les mouvoir, sa main est mue par eux à l'effet d'apposer sa signature sur les décrets qu'ils ont préparés : la Cause première meut les causes secondes, mais elle les meut suivant leurs natures diverses, les lois par le déclenchement de leur dynamisme, et les ministères humains par la liberté. Dieu n'oblige ni l'homme des champs à semer, ni les malades à suivre les conseils du docteur, ni les conjoints à procréer, ni le prêtre à exercer les fonctions du ministère sacré : il les y appelle par les appétits de la vie corporelle ou intellectuelle ou de la ferveur apostolique; et puis il féconde leur intervention ministérielle : *Paulus plantavit, Apollo rigavit, Deus incrementum dedit*. En style juridique : l'intervention ministérielle de l'homme n'a qu'une vertu causale dérivée; elle est seulement l' « acte-condition » qui détermine l'ef-

fet de la Cause première : on ne renouvelle pas l'air d'un appartement par le fait d'ouvrir les fenêtres, mais on pose l' « acte-condition » qui permet à l'air frais d'y entrer et d'en chasser l'autre. Ainsi Dieu et les ministères qu'il a distribués entre les hommes.

Les ministères supérieurs

Ces ministères sont nombreux et d'inégale importance. Il y a des degrés dans la causalité seconde, comme disent les philosophes; parmi les « actes-conditions », répliquent les juristes, il en est, non seulement, dont les répercussions sont plus retentissantes — ce qui est évident, mais dont l'efficience propre se mêle plus ou moins à celle de la Cause première et marque plus ou moins de son empreinte particulière l'effet qu'elle a contribué à produire. Ouvrir ses persiennes et délivrer aux rayons du soleil leur laisser-passer dans l'appartement, ce n'est pas un « acte-condition » du même degré que les prescriptions délivrées par le médecin pour aider le malade à se guérir lui-même : il y a plus de causalité, encore qu'elle soit également seconde, dans l'intervention du médecin que dans celle de la femme de chambre. La théologie traduit, à sa manière, cette gradation, lorsqu'elle distingue l'efficience qui se réalise *ex opere operato* dans les sacrements de celle qui se réalise, par exemple dans les sacramentaux, *ex opere operantis;* et encore, parmi les sacrements, elle souligne ce trait particulier de l'Ordre, qu'il opère une transmission de pouvoir, de la personne de l'évêque à celle du nouveau prêtre : une paternité et une filiation dans le sacerdoce. L'interférence des causes secondes, reprendraient nos philosophes, est tout analogique.

La Cause première a donc maintes façons de s'associer les causes secondes libres que nous avons appelées les ministères; et l'on comprend que, plus graves, plus sacrés sont les effets à déterminer, plus directement elle les domine, plus elle les tient en sa propre main, comme le cavalier serre davantage les rênes aux passages critiques.

Sans prétendre faire ici un classement exhaustif, constatons que, dans ce cortège ministériel..., les ministères sacramentels tiennent la tête : c'est à eux qu'est attachée la plus puissante vertu efficace, en même temps que le rôle du ministre est le plus discret — une simple intervention instrumentale. Quelques gouttes d'eau et une brève formule : et c'est un événement qui retentit plus fort que tous les bouleversements sismiques, toutes les révolutions politiques et toutes les guerres mondiales; c'est le renouvellement de la grande bataille des temps qui ont précédé notre monde ; c'est la victoire de Dieu sur les anges révoltés ; c'est le corps du Christ accru d'un nouveau membre ; c'est la vie du Christ établie en toute réalité dans le corps de ce petit enfant où elle croîtra, s'il est fidèle, jusqu'à l'heure de la vision béatifique. Ainsi des autres sacrements.

Tout proche des ministères sacramentels, le *ministère du témoignage*. Dieu appelle, non des avocats à la dialectique serrée et à l'éloquence entraînante, mais des témoins : des témoins, c'est-à-dire des hommes qui ont vu et entendu et qui rapportent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu — pour mieux dire : ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent — *contemplari et contemplata tradere ;* des hommes sur l'affirmation solennelle de qui d'autres hommes croiront, et sur le témoignage desquels Il consent à être jugé par les hommes : *fides ex auditu;* des témoins comme ceux que le Christ appelait

à rendre devant Pilate témoignage de son enseignement dans les synagogues, et il ne trouva que de faux témoins ; des témoins, c'est-à-dire encore des partisans, décidés à épouser sa cause et à partager son sort, jusqu'au martyre. C'est cela le ministère de la parole. Porter la parole de Dieu, cela exige du prêcheur une telle union avec Lui qu'en portant sa propre parole humaine, il porte en même temps le Verbe que le Fils profère au sein de l'adorable Trinité : une transsubstantiation de la parole humaine dans la parole de Dieu. Porter la parole de Dieu, ce n'est pas plaider, discuter, aligner des arguments et développer des effets oratoires : c'est témoigner : *contemplata tradere*; ce ministère-là est réservé aux plus intimes, ceux qui ont reçu les suprêmes confidences et dont le Verbe est tout vibrant des visions qu'ils ont eues et des paroles qu'ils ont entendues dans l'amitié du Maître : *eritis mihi testes.*

Ministère sacramentel, ministère du témoignage : voilà le cadre splendide où se placent les deux ministères accessibles à tous les chrétiens : le *ministère de la prière* et le *ministère du travail.*

Ministère de la prière et ministère du travail

Prier, — et je prends ce mot dans son sens le plus précis : la demande —, prier, ce n'est pas informer Dieu de nos désirs et de nos besoins, ce qui est absurde; ce n'est pas davantage le provoquer à revenir sur ses intentions, qui sont toujours justes et bonnes dès le commencement. Prier, c'est avouer notre petitesse et notre impuissance ; prier, c'est reconnaître l'infinie supériorité de Dieu et notre dépendance; prier, c'est nous soumettre : la prière est d'abord un hommage. Elle est

ensuite, pour le chrétien, l'acte filial de l'enfant qui sait être et veut être agréable à son père en lui ouvrant son cœur, en jetant devant lui, comme disent les Psaumes, toutes ses pensées ; c'est l'acte de confiance qui réjouit celui qui le reçoit et qui l'honore doublement s'il s'accompagne d'un acte d'abandon dans la sagesse du père qui sait, mieux que l'enfant, ce qui lui est avantageux. Mais prier, persévérer, insister dans la prière, prier toujours et ne jamais s'en lasser, prier jusqu'à l'importunité, c'est aussi accomplir la condition, poser l'une des causes secondes, auxquelles, dans sa Volonté immuable, Dieu a subordonné la délivrance de ses grâces, comme aux semailles il a subordonné la moisson.

Dieu veut être prié parce qu'il veut être honoré et que, de tous les hommages que nous pouvons lui rendre, la prière est le plus facile à la pauvre créature qui peine et qui souffre, et qui se sent tellement inférieure à ses aspirations et à son idéal.

Dieu n'a peut-être créé l'être libre que pour la gloire qu'il trouve dans ce libre aveu de sa dépendance qu'est, au premier chef, la prière, — comme il ne l'a abandonnée à la faiblesse du péché que pour susciter son abandon filial à sa miséricorde, — comme il ne résiste à nos désirs que pour nous combler au-delà de ces désirs ou pour provoquer de notre part, avec notre insistance, un témoignage plus glorieux pour lui-même, et de notre dépendance, et de notre confiance. Hors de cette perspective spécifiquement chrétienne, tout est obscur; tout est clair dans cette lumineuse perspective... Il ne faut pas juger philosophiquement des choses chrétiennes, ou bien il faut se résigner à n'en comprendre que bien peu.

Notre Dieu est bien plus grand que l'Être suprême des philosophes, bien plus grand que le Dieu terrible

des Juifs qui protégeait son peuple tout en le châtiant ; la grandeur du Dieu chrétien, c'est sa paternité première d'où dérive toute autre paternité selon la chair ou selon l'esprit. Dieu est le grand éducateur de l'humanité et Il utilise les déficiences de l'homme pour l'inciter à se tourner vers Lui et à saisir la main paternelle qu'Il lui présente : la prière est le grand *ministère de l'éducation chrétienne.*

La relation est claire entre la religion et le travail. On dit que « travailler, c'est prier » : c'est vrai, si on l'entend du travail pour l'amour de Dieu et de la prière générale que le catéchisme définit une élévation de l'âme vers Dieu. A prendre la prière au sens propre d'une demande, le travail est le complément de la prière : la prière sollicite l'activité de Dieu, la Cause première; le travail apporte à la Cause première la collaboration de cette cause seconde qu'est l'activité humaine : tel est — sans mauvais jeu de mot — le sens du ministère du travail.

Que Dieu sollicite le concours de l'homme ; que l'homme puisse librement, mais sous sa responsabilité, le lui refuser; que le vouloir et le pouvoir divins soient tenus en suspens par l'... « acte-condition » du labeur humain : c'est un plus grand mystère que tous les miracles qui, eux, manifestent au contraire l'action directe et indépendante de la Cause première. Le miracle est moins surprenant que l'ordre établi et connaissable du monde ; et c'est l'habitude que nous avons de ce dernier qui nous fait illusion.

La grande merveille, c'est que Dieu, qui n'a pas besoin de nous et au regard de qui nous sommes des serviteurs inutiles, se comporte avec nous comme s'il ne pouvait se passer de nous. Il faut l'entendre affirmer par saint Paul pour y croire : il nous revient à nous,

pauvres hommes, de compléter ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour notre Rédemption et la Rédemption du monde. Ainsi la Rédemption, ainsi la Création et la Providence : nul architecte ne bâtira jamais une maison sans le concours des tailleurs de pierre et des manœuvres; mais l'Architecte de l'Univers se suffit à lui-même ; et pourtant il veut des aides, et, non des aides purement mécaniques, mais des aides intelligents et libres et dont les œuvres rendent le son de leur propre personnalité dans le concert du monde : il veut des ministres; le travail est le *ministère de la collaboration.*

Le rosaire du travail

Collaboration à l'œuvre créatrice, le travail est la loi inscrite dans notre vocation humaine; et c'est pour cela que, *de soi,* le travail est *joyeux.* Collaboration à l'œuvre rédemptrice, le travail humain est une association au mystère de la Croix; et c'est pourquoi, *secondairement,* le travail est *douloureux.* Et à ces joies et à ces peines, à cette double fécondité, le labeur intellectuel participe avec le labeur matériel. Mais il a sur celui-ci un privilège. A son sommet, le labeur de l'esprit, c'est la connaissance : la connaissance des choses, la connaissance des parcelles de vérité que renferment les choses, plus loin encore la reconnaissance dans les choses de simples signes à orienter l'esprit vers la Vérité, plus loin toujours, et au prix d'une suprême purification, la vision de la Vérité, — la vision de la Vérité : une anticipation sur la lumière de l'éternité, une participation humaine à l'activité intérieure de Dieu, au regard éternel de Dieu dans le sein de l'adorable Trinité. Si confuse qu'elle doive demeurer ici-bas, à quelque mortification qu'il

faille s'astreindre pour réussir cet exhaussement de l'humanité au-dessus d'elle-même, quelques déceptions douloureuses, mais en somme passagères, que nous devions rencontrer dans cet effort héroïque pour déchiffrer dans notre nature l'image de Dieu, qui pourtant s'y trouve..., réjouissons-nous d'avoir été appelés à une pareille dignité : le travail intellectuel est véritablement *glorieux*.

... Le rosaire des pauvres et des ignorants est plein de richesses spirituelles pour qui sait les goûter. Il est la grande prière fraternelle où s'enchaînent tous les mouvements de l'âme et des lèvres vers Dieu, dans l'alternance de ses *Pater* et de ses *Ave* et dans l'union permanente de l'oraison mentale à la prière vocale : et l'homme s'y trouve saisi tout entier, et l'humanité laborieuse tout entière : les âmes et les lèvres des tout petits travailleurs intellectuels de nos écoles primaires, comme celles des savants et des lettrés qui sont l'honneur de l'esprit humain.

Le Saulchoir.

R.-G. Renard, O. P.

La Croix retrouvée

La croix n'a porté Jésus que pendant quelques heures. Qu'est-elle devenue ensuite? Nous ne savons. Pouvait-on se soucier d'elle lorsqu'elle symbolisait seulement le deuil de tous les espoirs? Et dans l'exultation soudaine du troisième jour d'autres pensées n'absorbaient-elles pas les cœurs? Donc on perdit sa trace. Et puis, un jour, on la retrouva. L'Église célèbre, le 3 mai, ce souvenir, auquel est attaché le nom de sainte Hélène. Le *Salve Crux sancta* retentit soudain en plein temps pascal en l'honneur de l'*Invention* de la sainte Croix.

La croix perdue et la croix retrouvée : n'est-ce pas aussi l'histoire de beaucoup d'âmes?

Le mystère de Jésus a deux faces. Il est mort et il est vie. Certains ne voient que la première. A leurs yeux toute joie est suspecte : « jouisseur » n'est-il pas synonyme de damné? Malheur à qui ne souffre. « Ou souffrir, ou mourir. » La vie présente n'a pas d'autre sens : pour mériter, ne doit-on pas peiner? Effort, sacrifice, pénitence : tout le reste est illusion.

Mais l'Évangile s'arrête-t-il donc au vendredi saint? Et repoussant ou dépassant ce Christianisme sombre, d'autres préfèrent penser que si la Résurrection du Christ n'est pas vaine, la mort est, dès maintenant, traversée — en espérance. La vraie vie, l'éternelle, pétille déjà dans nos âmes rachetées. Nous avons mieux à faire que de nous occuper sans cesse du « vieil homme » en

nous, qu'il faut exterminer. Halte aux trop zélés arracheurs d'ivraie : n'est-ce point la leçon d'une parabole? Laissons le grand soleil de Dieu faire son œuvre. Que la grâce monte en nous comme une sève, vivifie toutes les ressources de notre nature, épanouisse toutes nos spontanéités latentes d'enfants de Dieu ! C'est un esprit de liberté qui est en nous, c'est un amour qui nous meut. Vive la vie !

Oui. Mais tandis que la joie de Pâques délivre l'âme de l'oppression du vendredi saint et lui donne à goûter ineffablement l'indissoluble accord entre la vie et Dieu, le souvenir du Calvaire s'efface peut-être. Les quatre clous perdent leur sens pour l'âme grisée de liberté. Vigilance et mortification se relâchent. A quoi bon se mutiler? Ne faut-il pas faire confiance à la santé, à la sainteté des énergies divinement régénérées?

Et d'un extrême à l'autre, sans y prendre garde, on a vite accompli le passage. Bientôt la croix est perdue. Et le bel élan faiblit un peu ou s'égare au hasard de spontanéités trop tôt canonisées. L'âme s'affadit. Des bavures plus nombreuses gâtent la netteté du dessin. Ni le parti pris d'optimisme, ni même peut-être le témoignage d'une intense activité, ne dissipent, tout au fond, le sentiment d'un secret malaise. On regrette l'éblouissante pureté et la puissance de rayonnement qu'avait la vie au matin de Pâques, — au sortir de la mort.

C'est dans la perspective de la Résurrection qu'il faut envisager la croix, mais c'est au Golgotha qu'il faut sans cesse revenir pour comprendre la vie nouvelle. La croix n'a gardé Jésus qu'un moment : elle doit porter, tout au long des siècles, son Corps mystique; c'est par ses bras seulement que nous entrerons dans la gloire,

comme notre Chef. Acceptation de tout ce qu'a d'irrémédiablement pénible, et de pénal, l'existence terrestre, sacrifices volontaires, à titre d'expiation pour le mal, de garantie contre soi, d'hommage à l'absolue souveraineté de Dieu : voilà d'indispensables conditions de la vitalité véritable. « Mourir pour vivre » : on n'échappe pas à cette loi.

Leçon banale depuis que Notre-Seigneur a dit, avec l'impitoyable clarté qui nous offusque, pusillanimes : *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra...* Leçon que les saints, nos maîtres en l'amour du Maître, n'ont cessé de redire, par leurs gestes comme par leurs paroles, avec la plus impressionnante unanimité. *Quam arcta via...* Qu'elle est resserrée, cette route! Mais elle est la vraie, l'unique.

Et le Calvaire où elle nous mène n'est plus, Dieu soit loué, le lieu de la honte où Jésus vint expier pour nous. Le divin passage a tout changé. Désormais la source de la Vie est là, et le centre du monde. Pas d'équilibre ailleurs. La liberté de l'âme, la force, la droiture, la bonté, l'amour, tout ce qui ennoblit l'homme et rend belle sa vie ne s'épanouit en perfection que dans la lumière de la croix, sous l'influence du Sang rédempteur.

Salve, Crux sancta. Salut, ô sainte croix! Bienheureux ceux qui vous trouvent, ou vous retrouvent, et ne vous lâchent plus, loyalement fidèles à vos saintes exigences! Eux seuls ont le secret de la vie éternellement jaillissante.

Le Saulchoir.

A.-R. Motte, O. P.

La pédagogie d'une sainte moderne

La bienheureuse Mère de Sainte-Euphrasie Pelletier

La Vie Spirituelle a déjà donné une esquisse biographique de la bienheureuse Mère Pelletier. Nous ne voulons rappeler ici qu'un aspect de son apostolat envers l'enfance malheureuse : son admirable pédagogie. La fondatrice du Bon-Pasteur fut une grande éducatrice et un précurseur des méthodes actives. Ses avis, ses observations et ses méthodes nous révéleront aussi son grand cœur et comment est faite la sainteté d'une apôtre. Nous la citerons abondamment (1).

Mouvement et vie

L'idée fondamentale de sa méthode tient à son parti pris de guérir les plaies des jeunes âmes trop tôt gâtées par le monde en les imprégnant de vie saine et de joie pure.

Comment *faire expérimenter* à de telles enfants « les

(1) Ces citations sont tirées de deux ouvrages qui ne sont pas dans le public : *Les Règles pratiques*, rédigées en collaboration avec les premières compagnes, et *Les Entretiens*. Nous les désignerons par leurs sigles *R. P.*, et *E.*, le chiffre arabe indiquant la page, le chiffre romain le nº de l'Entretien. Nous remercions les Religieuses du Bon-Pasteur de nous avoir permis de puiser si largement à leur trésor de famille.

douceurs et les charmes de la vertu » ? Les méthodes qu'elle invente rejoignent les préoccupations des grands éducateurs contemporains Pestallozzi et Seguin, qu'elle ignore d'ailleurs. Sur plus d'un point même, elle les dépasse par des intuitions de génie qui la mettent au rang des plus grands maîtres de la pédagogie contemporaine.

D'abord, elle veut qu'on remue. Nature ardente, elle sent que l'éducation est une œuvre de vie et que la vie est dans le mouvement : *La santé et les bonnes mœurs*, dit-elle, *exigent également qu'on remue, et cela est vrai pour tout le monde* (*P. R.*, 161).

Elle voyait à regret les enfants condamnées à de longues heures de couture — condition, hélas! imposée par un état social qui dure encore.

La Mère Pelletier réagissait du moins contre cette immobilité. Elle veut qu'on la rompe autant que possible :

> Il faut interrompre leur ouvrage, soit par des commissions, soit par des petits travaux qui leur détendent les membres. Il n'est pas nécessaire de l'interrompre longtemps, mais à des intervalles peu éloignés, et surtout en leur procurant du mouvement (*R. P.*, 60).

« Ce n'est pas une récréation que celle qu'on prend assise. » Pendant ces temps d'immobilité nécessaire, elle conseille d'entretenir les enfants d'une manière à la fois gaie, intéressante et formatrice, pour ne laisser jamais l'ennui envahir leur esprit.

> Je voudrais que vous eussiez beaucoup d'anecdotes gracieuses pour les leur raconter, et vous ne pouvez croire combien cela leur plaît et les aide à se délivrer des ennuis, combats et tentations dont elles souffrent.
>
> Lorsqu'on les voit tristes, il faut leur dire quelques mots, leur faire chanter quelques cantiques pieux, employer enfin toutes sortes de moyens pour les ramener à une sainte joie (*E.*, LXI).

Pour la Mère Pelletier, d'ailleurs, les heures de travail

et de jeu ne sont pas comme des pleins et des vides. Le travail doit être récréatif, la récréation instructive. On voit toujours cette Mère soucieuse d'un art de former en charmant. C'est la solution difficile : « Vous aurez besoin de plus de talent pour faire passer des récréations joyeuses que pour faire de belles instructions. »

Il faut préparer ces récréations avec soin, y penser d'avance, porter la méthode à sa perfection technique. Elle-même paie d'exemple et cite le temps où, maîtresse d'une classe de pénitentes, elle cherchait dès le samedi une manière de leur faire passer agréablement le dimanche. Elle réussit un jour à dissiper des complots qui se tramaient entre les plus difficiles rien que par l'observation qu'elle leur fit faire d'une sauterelle. On construisit pour la bestiole un « petit château », où elle servit longtemps de *centre d'intérêt*. La Mère Pelletier attachait à ses « industries » la plus haute importance éducative : « Employez toutes sortes d'industries, aimait-elle à dire, pour gagner les cœurs au bien. » Elle voyait là l'essentiel de son devoir d'état, la technique même de l'éducation.

Or ces jeunes êtres ont surtout besoin de jeux. Ici la Mère Pelletier et ses premières filles sont singulièrement en avance sur la pédagogie de leur temps. Les Règles pratiques préconisent « *des jeux instructifs d'histoire et de géographie* », « *des scènes de l'Histoire Sainte, arrangées en pièces dramatiques, courtes, mais bien composées* », afin d'atteindre « le triple but de recréer, d'instruire et d'édifier », entendez : de *construire* la vie chrétienne de l'enfant (*R. P.*, 181).

Ainsi, pour les initier d'une manière amusante à l'art d'acheter, si important pour une ménagère, elle fait un système éducatif du jeu de la marchande : on y apprendra les premiers éléments du commerce :

> On établit quelques boutiques plus ou moins nombreuses suivant le nombre des enfants de la classe. A la tête de chacune on place une marchande et une caissière.

La Sœur chargée de la foire prépare tout ce qui doit être vendu, et dresse, pour chaque boutique, la liste des objets qu'elle contient, avec les prix. On peut vendre les objets utiles moins chers qu'on ne les a achetés, en se dédommageant sur les inutilités, que l'on portera à un prix plus élevé...

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un exemple. Aux maîtresses de classe « de s'ingénier pour varier les divertissements » (*R. P.*, 181).

Toute cette « industrie » n'a qu'une fin : garder les âmes pures et les former à la vie belle et vertueuse. La Mère Pelletier sait que la joie, l'intérêt heureux de l'esprit et des sens sont la plus grande force contre le péché :

On empêchera beaucoup de péchés, et l'on prendra l'intérêt de la santé des enfants, si l'on met de l'entrain dans les récréations et si l'on organise ces jeux, qui leur procurent de l'exercice et du mouvement (*R. P.*, 178).

Méthode d'enseignement religieux

Le mouvement et la vie dans l'éducation n'excluent pas le souci du sérieux, au contraire. Cette méthode active, en somme, a pour but de créer une *disposition réceptive* de l'esprit. La détente physique rend possible la tension de l'âme. La tension intellectuelle demande, en effet, une certaine force nerveuse que favorise l'exercice musculaire ; l'attention ne naît que dans l'esprit purifié des images malsaines qui le préoccupent et que dissipe le jeu. A l'âme ouverte de la sorte on peut donner une doctrine solide si elle est bien adaptée. L'enseignement fade est précisément l'enseignement vide : rien ne rebute l'enfant comme le verbalisme. L'enseignement *doctrinal* sera donc, pour la Mère Pelletier, le principal moyen de la rééducation spirituelle.

La source principale de cette instruction sera l'Écri-

ture. La Mère en était elle-même nourrie, elle la cite constamment, elle en recommande l'étude. Elle veut des religieuses cultivées; la lumière ne lui fait pas peur : « On peut dire, écrit-elle, qu'il y a plus à craindre pour le salut d'une personne ignorante que pour le salut d'une personne instruite. »

Savoir ne suffit pas, il faut aussi l'art d'enseigner. Enseigner, c'est requérir de chaque faculté de l'enfant le travail qu'elle peut et doit fournir : c'est susciter, soutenir, guider, organiser et répartir ce travail divers dans la joie d'une activité bien comprise. En catéchèse, on se heurte aussitôt à l'obstacle sérieux de la mémorisation. Non que la mémoire ne doive y jouer son rôle, mais ne réduit-on pas trop souvent toute la formation religieuse à la seule mémorisation de formules incomprises? La Mère Pelletier veut qu'on récite le texte, « si on le peut sans inconvénient ».

> Cependant, ne forçons pas les enfants qui ont appris un autre catéchisme à réciter celui dont nous nous servons, si elles y trouvent une trop grande difficulté. Quelques-unes ne sont pas capables d'apprendre le catéchisme mot à mot, et si on l'exige à la rigueur, elles se trouvent humiliées, découragées (*E.*, IX).

Elle n'a donc pas la superstition de la mémoire. Elle donne bien plus de place à l'imagination : elle veut qu'on la meuble d'images concrètes empruntées à l'histoire. L'Histoire Sainte, si vivante, si colorée, doit « aller *avant toutes choses* ». Ce n'est donc point par hasard que la Mère Pelletier demande à ses filles de se nourrir des Écritures : elles seront leur prestigieux arsenal de récits vivants et beaux.

De l'histoire, elle passe aux histoires. Elle préconise beaucoup les paraboles. Elle devait les raconter à merveille, et confesse s'être servie « de ce moyen avec grand succès ». C'est ainsi qu'elle obtenait de ses enfants qu'elles fussent « bonnes et tranquilles ». « La promesse

seule de leur raconter une de ces histoires, écrit-elle, suffisait pour les tenir en ordre et obéissantes pendant plusieurs jours » (*E.*, II).

Mais encore faut-il choisir ses histoires. Elle veut en tout un profond respect de la vérité. Un conte est un conte.

> On ne devrait jamais inventer des histoires, ni s'arrêter à des faits connus pour faux ou peu probables. Ces sortes de récits peuvent déconsidérer la religion et faire peser sur nous le reproche de crédulité.

On évitera surtout de verser dans la niaiserie. Pas de bigoteries.

> On doit être très réservé par rapport à des visions, extases ou autres faits même naturels, qui pourraient prêter aux railleries des espiègles.
>
> N'entretenons pas les enfants de faits étranges rapportés par les journaux ou même par des Semaines religieuses, et dont le caractère divin ou diabolique n'a pas encore été clairement établi.
>
> Qu'il s'agisse de vérités à croire ou de vertus à pratiquer, il est on ne peut plus important de bien distinguer ce qui est d'obligation et ce qui ne l'est pas.
>
> N'entremêlons donc pas de légendes ou de croyances pieuses, mais non enseignées par l'Église, l'explication des mystères ou des sacrements. Il ne suffit pas qu'une chose plaise à notre esprit pour que nous ayons le droit de la donner comme la pensée de l'Église, ni même pour que nous soyons sûrs qu'elle édifiera tout le monde. Si nous croyons utile d'agrémenter nos leçons par quelques explications de ce genre, ayons bien soin, du moins, d'avertir qu'elles ne sont pas l'objet de la foi (*R. P.*, 23).

On parlera surtout aux enfants « des saints et des saintes de leur pays, des plus populaires, de ceux dont la condition a ressemblé davantage à la leur : elles écouteront et retiendront mieux » (*R. P.*, 31).

Et, dans la vie des saints, on parlera « des faits qui nous présentent plutôt des vertus à imiter que des grâces exceptionnelles à admirer » (*R. P.*, 31).

Enfin, pour en venir à la doctrine qui se formule en idées générales et forcément abstraites, la Mère insiste sur la nécessité de les expliquer aux enfants :

> Beaucoup d'entre elles n'ont, pour ainsi dire, jamais reçu d'instruction religieuse ou ont négligé depuis longtemps les moyens de conserver ce qu'elles avaient appris. Les mots du catéchisme sont pour elles comme les mots d'une *langue inconnue*; ils désignent pour leur esprit des choses toutes nouvelles et au-dessus de leur portée. N'espérons pas qu'une enfant s'habitue en une fois à ces mots et à ces choses.

« Il faut expliquer les mots mêmes du catéchisme », en « donner le sens d'une manière précise ». Appel donc à l'intelligence, mais point d'une manière passive; elle veut habituer ses élèves *à chercher elles-mêmes, à trouver.*

> Pour mieux fixer les explications dans la mémoire, il est bon de faire appel à l'intelligence des enfants. On peut les habituer à *chercher elles-mêmes et à trouver le sens* en comparant les mots à d'autres semblables. S'agit-il, par exemple, de l'expression « doctrine chrétienne »? Amenons-les à rapprocher les mots Christ et chrétien, puis les mots « doctrine et docteur », ou bien amenons-les à trouver des mots ayant exactement ou à peu près le même sens, et qui soient plus clairs pour elles, comme « enseignement donné par Notre-Seigneur », « vérité révélée ou enseignée par Notre-Seigneur ». Ces petits exercices, auxquels les enfants se prêteront avec intérêt, surtout si on peut les interroger, les rendront attentives, leur feront comprendre et retenir beaucoup de choses.

On ne peut toujours substituer des mots clairs aux mots obscurs : la catéchiste se heurte au réseau épineux des termes techniques.

> Certains mots sont pris, dans le langage religieux, avec un sens qui diffère de leur sens habituel; il faudra le faire remarquer. Tels sont, par exemple, les mots « personne, grâce, espèces (eucharistiques) ».

Lorsqu'un mot a plusieurs sens dans le langage religieux, il faudra bien les distinguer, par exemple : Église (édifice ou société) — Communion (eucharistique ou des saints) — Contrition (imparfaite ou parfaite) — Grâce (sanctifiante ou actuelle), etc.

Le recours aux termes techniques sera donc aussi limité que possible; on cherchera le langage le plus naturel. Elle donne cette règle d'or :

On évitera de se servir d'expressions savantes que l'on peut remplacer par d'autres plus familières à nos enfants. Toute parole incomprise est inutile et rebutante.

Il faut éviter l'affectation en parlant, notre langage doit être comme de l'eau pure... On n'emploiera des mots difciles que s'ils sont *nécessaires pour l'expression précise de la doctrine* ou s'ils se trouvent dans le catéchisme, comme transsubstantiation, communion des saints (*E.*, XL).

Cette question de la terminologie est capitale pour elle. Ne pas s'en soucier, c'est trahir. Les mots sont, en effet, le principal moyen de communiquer la vérité : ils sont des signes; incompris, ils sont nuls. On perd son temps à mémoriser seulement des paroles « insignifiantes » : l'enseignement ne pénètre pas, l'esprit n'est pas fécondé, le cœur n'est pas conquis, et l'enfant, dès que la contrainte n'y est plus, s'évade de ces églises où l'on s'ennuie. La première communion devient la dernière. Il faut donc conquérir l'intelligence de l'enfant, créer une conviction. Et, pour y parvenir, la Mère Pelletier préconise la méthode intuitive : montrer et non raisonner. Preuve par les faits :

Il faut s'attacher à exposer, à faire connaître la doctrine chrétienne plutôt qu'à donner des preuves de chaque point. C'est d'ailleurs la meilleure manière de protéger la foi de nos enfants. Lorsqu'elles entendront les critiques et les railleries des impies, elles pourront dire : « La religion chrétienne, telle qu'ils nous la dépeignent, n'est pas celle qu'on nous a enseignée. » Sans doute, il faut donner quelques preuves des vérités religieuses. Pour cela, présentons avec soin quelques faits qui puissent servir de preuves, de

manière que, si un jour on conteste la vérité en présence de nos enfants, elles ne se laissent pas impressionner et qu'elles se rappellent sur quoi est basée leur croyance. Ne vous amusez pas à ne leur parler que de ce qui peut sensibiliser leur cœur un instant, sans y laisser rien de solide, mais éclairez-les par de sages instructions et nourrissez leur esprit par de sages discours (*E.*, II).

Cette méthode comporte un fréquent recours aux exemples :

Les meilleurs sont ceux que nous empruntons *aux choses connues de nos enfants*. Imitons Notre-Seigneur, qui appropriait toujours son langage à son auditoire. Une catéchiste habile ne donnera pas tout à fait les mêmes exemples dans une classe où l'on fait de la couture et dans une autre où l'on travaille la terre.

Elle exige une assimilation certaine et progressive : d'où le double principe du contrôle et de la répétition : revenir sur les mêmes choses.

Sens de la vie et du concret et du cheminement de la vérité, sens de l'unité aussi : montrer comment toutes les choses se tiennent, s'éclairent les unes par les autres et font ainsi toutes *ensemble* la richesse de notre existence :

Un bon moyen pour aider les enfants à retenir nos enseignements serait de leur faire remarquer que tel ou tel mystère, telle ou telle vérité, sont exprimés dans les prières qu'elles récitent chaque jour. Nous obtiendrons même de la sorte que les prières, étant mieux comprises, soient faites avec plus d'attention (*R. P.*, 26).

Ce souci révèle chez la Mère Pelletier un vif sentiment des vraies exigences de l'éducation. Que de maîtres déroulent leur enseignement *devant* l'esprit de leurs élèves. Une *culture réelle* n'est possible que par la *pénétration individuelle*. Un contrôle méthodique est ici nécessaire :

Il faut qu'une maîtresse sache si on la comprend, si l'on

retient bien ce qu'elle a dit; autrement elle négligera de revenir sur des explications que les enfants n'ont pas saisies ou qu'elles ont comprises de travers, ou même elle s'habituera à des méthodes défectueuses (*R. P.*, 27).

On devra donc adapter l'enseignement à chaque enfant, l'individualiser, faire un classement et une division du travail pour mesurer à chacun la part de vérité qu'il peut recevoir.

On n'atteindrait pas le but poursuivi si l'on interrogeait toujours les mêmes enfants, surtout celles qu'on prévoit devoir donner une réponse satisfaisante. Sans négliger de questionner les enfants plus intelligentes et plus attentives, il faut s'adresser *plus souvent* à celles qui ont plus de peine à comprendre.

Quant aux enfants inintelligentes et incapables de répondre, il faut peu les interroger en public ; nous ne ferions que perdre le temps d'une manière humiliante et pénible pour elles, non moins qu'ennuyeuse pour les autres. Le mieux serait de prendre à part ces enfants bornées et « d'avoir la patience de leur faire comprendre et retenir les choses de la manière qu'elles peuvent en se mettant à la portée de leur intelligence » (*E.*, IX).

Au-dessus de tout, former des esprits justes, des consciences droites :

N'allons pas non plus, par un zèle mal entendu, ou par défaut de clarté, présenter comme péché, et surtout comme mortel, ce qui n'est pas défendu, ou ce qui n'est que véniel. Nous fausserions les consciences et nous pourrions être cause que nos enfants pécheraient, et même mortellement, là où il n'y a que simple imperfection ou péché véniel.

Ne nous aventurons pas trop à définir quand il y a péché mortel ou péché véniel : les meilleurs directeurs de conscience sont souvent embarrassés pour le décider (*R. P.*, 23-24).

Formation chrétienne totale

Pour la Mère Pelletier, la formation de l'homme est un tout : *l'unité* en est la règle profonde. Elle est en vive réaction contre la dichotomie, classique, hélas! qui conçoit la formation religieuse comme un placage sur la formation scolaire : l'une et l'autre n'étant pas d'ailleurs exactement conçues pour former à la vie, à la vraie vie, à la vie de chaque jour.

La Fondatrice du Bon-Pasteur ne voudrait point, par exemple,

> qu'une personne qui a passé son enfance chez nous fût moins pourvue des connaissances profanes que les enfants des écoles publiques.

Mais cette culture profane va s'insérer dans un ensemble pédagogique qui prendra l'enfant tout entière pour la porter à un sommet de vie indissolublement humaine et divine.

Cette formation, d'abord, doit être personnelle; elle va seconder une poussée personnelle, une conquête concrétisée dans ce corps, dans cette âme.

> Chacune de nos enfants a son caractère, que nous devons étudier si nous voulons nous conduire avec sagesse. Rendons-nous donc semblables au divin Pasteur qui connaît ses brebis; observons nos enfants, écoutons-les, sachons ce que pensent de celle-ci et de celle-là les personnes qui les connaissent depuis plus de temps que nous et comment elles s'y prennent avec elles. Surtout évitons d'agir avec précipitation ou d'une manière trop uniforme : ne perdons jamais de vue ni le bien général de la classe, ni l'intérêt particulier des âmes (*R. P.*, 249).

Et encore :

> Il faut beaucoup de discernement.
> On arrive à cela en tâtonnant, en faisant des essais,

qu'il ne faut pas abandonner trop vite, mais qu'il ne faut pas non plus vouloir réaliser à tout prix (*R. P.*, 250-251).

Et voici l'idée même du jardin d'enfants : l'expression est déjà dans les *Règles pratiques*, avec cette originalité qu'elle ne s'applique pas seulement au premier âge comme chez Froebel, mais à des adolescents, à l'éducation tout entière.

> Arracher les mauvaises herbes d'un jardin est déjà quelque chose, mais si on n'ensemence pas ensuite la terre, si on n'y plante pas quelque chose de bon, les mauvaises herbes y repoussent bien vite.
>
> L'âme de nos enfants est souvent un jardin qui a été bien abandonné, qui est bien inculte, et dans lequel les ronces et les épines ont surtout poussé et se sont entrelacées. Il faut d'abord déblayer le terrain, autrement les ronces et les épines étoufferaient tout ce qu'on y sèmerait. Mais, bien vite, il faut chercher à y faire pousser quelque fleur, d'abord pour encourager la jardinière et la propriétaire.
>
> Les Maîtresses qui ne font qu'avertir leurs enfants, que les gronder, que les punir, afin d'empêcher leurs défauts, arrivent vite à les dégoûter et à les décourager (*R. P.*, 248, 249).

La méthode éducative de la Mère Pelletier, au lieu de partir d'une idée abstraite et artificielle — examens, convenances, succès plus ou moins brillants, connaissances inutiles et souvent inassimilables —, se porte toujours aux fins réalistes qu'impose l'existence.

Elle réagit contre cette tentative de subordonner l'enfant au maître, de le tirer à soi, et met au premier plan sa formation utile, sa formation professionnelle. Idée de génie qui va lui permettre d'établir l'éducation totale de la personne *sur l'axe du métier*. Et que d'avantages elle y trouve! L'instruction y gagne en réalisme, la pédagogie se fait active, variée, pleine d'intérêt et parfois même passionnante, l'utilité des efforts apparaît immédiatement, et les premiers travaux eux-mêmes permettent

aux plus grandes de gagner leur pain et d'acquérir un pécule.

Les occupations données aux jeunes filles doivent avoir pour but, non le profit de l'œuvre, mais leur formation professionnelle.

Il faut donc prendre la peine de changer les emplois de temps en temps — si la chose est possible — sans se laisser arrêter par les petits ennuis qui en résulteront, par la perspective d'une surveillance plus fatigante, par la nécessité d'expliquer chaque fois les règles de l'emploi, par les imperfections inhérentes à l'œuvre d'une apprentie, et même par la diminution du gain. Ce serait mal comprendre la vocation des Religieuses du Bon-Pasteur que de considérer les classes comme des ateliers de travail et les enfants comme des ouvrières (*R. P.*, 159).

Dès que ce travail dépasse le stade de l'apprentissage, il doit être rémunéré.

Aux enfants qui font plus de travail et qui s'appliquent à le bien faire, on peut permettre, avec l'autorisation de la Supérieure, et s'il y a du travail commandé en quantité suffisante, de travailler en plus pour leur propre compte. Il est bon que celles qui doivent quitter la maison soient à même d'amasser quelque chose pour l'avenir. La Maîtresse pourra s'entendre à ce sujet avec la Supérieure (*R. P.*, 161).

A l'éducation scolaire, à la formation professionnelle, la Mère Pelletier joint la culture générale : une culture attrayante qui prépare les enfants *à la vie de leur temps*. Aux heures de couture ou d'autres travaux peu absorbants, on doit faire des lectures variées, vraiment formatrices. Le choix des livres de piété surtout doit se faire avec intelligence pour éviter le fléau le plus redouté dans un enseignement bien compris : l'*ennui* et le *dégoût*.

On évitera d'ailleurs de gaver les enfants de lectures pieuses. Toute lecture d'un bon ouvrage est formatrice

de la vie et sert l'âme chrétienne : toute vérité est divine.

Il va sans dire qu'une bibliothèque qui ne renfermerait que des ouvrages édifiants ne serait pas bien composée. Il est désirable que l'on ait encore des volumes distrayants et récréatifs. Nous ne saurions trop nous appliquer à préserver nos enfants de l'ennui, qui est toujours malsain pour une âme.

Tâchons de faire lire, dans les classes de préservation, des livres qui instruisent tout en intéressant, et où il soit question de ce qui existe, de ce qui se fait à notre époque. Les enfants qui grandissent dans ces classes se trouvent facilement, le jour de leur entrée dans le monde, comme dépaysées. Des livres instructifs leur procureront beaucoup de connaissances et attireront leur attention sur bien des choses pratiques ou qu'il n'est guère permis d'ignorer (*R. P.*, 216).

Il serait bon, pour habituer ces enfants à lire attentivement et avec réflexion, de les questionner quelquefois sur ce qu'elles ont lu. On pourrait aussi provoquer de leur part des demandes d'explications ; on aurait ainsi des occasions de leur expliquer les choses qu'elles n'ont pas bien comprises (*R. P.*, 217).

L'atmosphère

Ce travail doit se poursuivre dans une atmosphère de liberté, de confiance et de joie. Conception hardiment optimiste, quand on pense que la Mère Pelletier l'applique aux enfants du « Bon-Pasteur », la plupart envoyées dans ces maisons par la police.

Dans l'esprit de la Mère Pelletier, les « Bon-Pasteurs » ne doivent pas être des maisons de détention. Si des jeunes détenues sont confiées aux Religieuses, leur entrée au monastère doit être considérée par les jeunes filles elles-mêmes, et par conséquent réalisée comme une libération, un libre épanouissement de leur jeunesse guidée et maintenue maternellement dans l'ordre et la paix.

La Fondatrice raconte elle-même comment elle reçut,

le 3 mai 1853, une colonie de jeunes détenues. Son esprit, sa méthode, sont mis en vive lumière en ce récit :

La diligence de Rennes, ayant été en retard, elles n'arrivèrent que vers 10 heures du soir. Elles paraissaient d'abord tristes et timides ; mais une fois devant le feu de sarment qui pétillait dans la grande cheminée de la cuisine, nos petits oiseaux se mirent à gazouiller. Nous leur fîmes servir de la soupe bien chaude, de la viande et du vin, etc., etc. Alors leurs pauvres cœurs s'épanouirent ; il y avait si longtemps qu'elles n'avaient été à un tel festin !

Le lendemain, nouvelle surprise : les habits de la prison furent changés contre les robes que vous aviez confectionnées avec tant d'empressement et de charité. Elles se regardaient les unes les autres, ne comprenant rien à cette métamorphose. Ce fut bien autre chose lorsqu'on leur eut fait parcourir une partie des jardins. « Nous ne sommes donc plus en prison ? » demande l'une d'elles. — « Mes enfants, vous êtes au Bon-Pasteur pour y apprendre à aimer le bon Dieu, à le servir, et aussi pour vous former au travail, afin de vous rendre plus tard utiles à vos familles. » — « Merci, ma Sœur ! » — « Il ne faut pas dire comme ça, reprit une des grandes : c'est ici des Mères. » Et ces paroles furent accompagnées d'un mouvement énergique (*E.*, XXXIV).

Les enfants qui ne venaient pas des prisons devaient bien mieux encore être considérées comme de libres pensionnaires d'une sorte de clinique morale où elles sont venues librement. L'homme ne peut agir humainement par contrainte. La persuasion et l'amour font infiniment plus que la force, les règles de fer et les coups. La Mère Pelletier veut donc qu'on traite les enfants avec égard.

Retenez-le bien, dit expressément la Bienheureuse fondatrice à ses Religieuses, nous n'avons aucun droit sur nos pénitentes; nous ne pouvons ni les maltraiter, ni les mettre au cachot. Nos pénitentes sont toutes auprès de nous volontairement ou placées par l'autorité compétente des parents, et nous ne pouvons pas plus employer les

châtiments *que les garder malgré elles.* D'ailleurs, les rigueurs ne sont pas plus l'esprit de notre vocation que l'esprit de Dieu. Si une pénitente résiste ouvertement, si elle vous menace, renvoyez-la; nous ne devons avoir que des pénitentes de bonne volonté, nous ne sommes pas obligées de garder les autres (*E.*, LX).

Affirmer en plein XIX^e^ siècle que l'éducation pouvait se faire sans frapper les enfants, l'affirmer et le prouver, c'était faire une véritable révolution pédagogique. Elle exclut avec force les « moyens de rigueur » :

Ne jamais frapper les enfants... Je sais bien qu'aucune de vous ne manque en ce point, mais il est de mon devoir de vous répéter d'être toujours fidèles à cette recommandation.

N'employez jamais ces moyens de rigueur. Il est reconnu qu'ils ne corrigent pas, et ils ne seraient bons qu'à nous rendre coupables devant Dieu et devant les hommes. Que cette défense soit donc pour toujours, pour toujours. Faites comme si elle était écrite, imprimée partout, parce que partout, et en toute rencontre, je veux qu'elle soit observée.

Les réprimandes elles-mêmes réduites au minimum.

Gardez-vous bien de trop gronder; ayez des manières graves, mais pleines de bonté, surtout envers nos chères pénitentes qui arrivent du monde, car, de quelque couleur que soient leurs larmes, elles sont toujours bien amères, et si elles ne trouvaient pas en vous une grande bonté, elles pourraient tomber dans le désespoir (*E.*, LX).

Pas d'éclat de voix, peu de punitions, « le pire des moyens ».

On doit s'habituer à ne jamais élever la voix. Quelquefois leurs mauvaises dispositions les portent à nous provoquer afin d'être punies : c'est alors le cas d'avoir l air de ne pas y faire attention (*E.*, LXII).

Les *Règles pratiques* disent expressément :

La punition est le pire des moyens à employer pour

empêcher le mal. Il faut n'en user qu'à défaut de tout autre (*R. P.*, 34).

Mme Montessori ne trouvera pas sur ce point de mot plus fort. Les punitions générales sont rigoureusement interdites et considérées comme odieuses, étant nécessairement injustes : « Elles atteignent le plus souvent des innocents », risquent de porter au mécontentement et à la révolte (*R. P.*, 136).

Ses grands moyens de coercition ? Ceux que l'amour invente, ceux qui supposent l'amour régnant dans ce groupe qui monte ensemble vers une vie plus belle, en se tenant la main. Un « regard sévère » lui suffisait alors pour faire comprendre aux enfants qu'elles étaient en défaut. « Plusieurs, écrit-elle, me dirent qu'elles auraient préféré les plus grandes pénitences à ce regard de mécontentement » (*E.*, LXII).

Plutôt que sur les châtiments de caractère négatif, la Mère fait fond sur les récompenses. La technique des récompenses, elle aussi ne s'improvise pas. Les joies et les plaisirs qu'elles procurent doivent répondre aux goûts de l'enfant, et de telle manière que son amour du bien et son effort au travail en soient accrus.

> Les récompenses devront varier suivant les maisons, et suivant les saisons.
>
> Bien plus, chaque enfant a ses plaisirs à elle, qui s'accordent mieux avec sa nature, avec son éducation, avec ses souvenirs d'enfance. Quand on sait ce que celle-ci et celle-là aiment le mieux, pourquoi ne pas le leur permettre comme récompense, si on le peut ? (*R. P.*, 143).
>
> Une maîtresse ne saurait trop étudier les goûts de sa classe afin de multiplier les récompenses, et de les rendre plus agréables. Les meilleures, en effet, ne sont pas toujours celles que nous croirions. En ce point comme en beaucoup d'autres, il faut prendre garde de choisir d'après notre goût personnel : c'est de celui des enfants qu'il faut tenir compte (*R. P.*, 144).

Il faut aussi savoir réprimander, mais toujours avec

douceur et une ferme bonté : jamais de colère, jamais d'aigreur.

Le moindre signe d'emportement ne ferait que diminuer son autorité et amoindrir l'effet de ses légitimes observations. Flétrissons le mal autant qu'il le mérite, mais gardons-nous de scandaliser par notre irritation (*R. P.*, 75). Une fois la réprimande adressée, qu'elle ne revienne jamais sur la faute qui l'a méritée, qu'elle n'y fasse aucune allusion dans la suite, qu'elle semble l'avoir oubliée. Si elle manque à cette règle, elle ne réussira qu'à aigrir les enfants sans leur faire aucun bien. Qu'elle se souvienne de la miséricorde divine : quand Dieu a pardonné, Il ne garde plus pour le pécheur qu'une compassion tendre et charitable (*R. P.*, 75).

Par la bonté, par la beauté, par la joie

L'atmosphère de liberté, de confiance et de douceur que la Mère Pelletier veut créer autour de ses enfants a pour principe la bonté : bonté active, intelligente, qui sait créer de la beauté et de la joie.

Par-dessus tout, l'effusion d'une charité vraie et point feinte :

Ah ! mes filles, qu'il faut avoir de charité et de compassion pour ces âmes que la sainte Église remet entre vos mains, au nom du divin Pasteur et de leur tendre Mère, la Très Sainte Vierge ! Aimez-les, aimez-les beaucoup. Consolez, fortifiez ces brebis souffrantes, rendez-les heureuses, très heureuses, avec la grâce de Dieu; c'est là votre devoir. N'oubliez pas que vous ne conquerrez des cœurs à Notre-Seigneur que par la charité (*E.*, LXIII).

Pas de prêches, de remontrances, mais en tout la plus exquise délicatesse.

Un écueil auquel se heurtent facilement les jeunes Religieuses qui manquent d'expérience, c'est de croire convertir les âmes en les prêchant beaucoup. Non, ce n'est

pas un bon moyen. Elles se fatiguent de cela, voilà tout. Qui veut gagner leur cœur, adoucir leur caractère et corriger leurs défauts, doit d'abord se les concilier, ayant pour elles de bons soins et beaucoup d'égards. La plupart, quand elles arrivent, manquent d'éducation et se plaisent au mal. Eh bien ! il n'est possible de les gagner à Dieu qu'en les traitant avec une exquise délicatesse. Ne vous permettez pas, pour les reprendre, de vous servir d'expressions peu convenables, vous ne feriez que les irriter. Oui, soyez polies, distinguées, comme le doivent être les épouses de Jésus-Christ. C'est un des meilleurs moyens de leur donner de l'édification (*E.*, XXIII).

Et cette compassion du cœur qui sait opérer des miracles.

Il faut tout à la fois que vous serviez à vos enfants des classes de guide et de mère... Plus elles sont inclinées à tomber dans le mal, plus nous devons en avoir compassion.

Tâchons donc de soutenir, par la suavité de nos manières, le faible roseau à demi brisé, et de ne pas éteindre la mèche qui fume encore. Si nous agissons avec rigueur envers ces âmes que Dieu lui-même a touchées de sa grâce, craignons qu'en punition de notre témérité et de notre orgueil, il nous abandonne à nos propres forces. Réfléchissez à ces paroles de saint Augustin : « Il n'y a pas de péché si grand qu'il puisse être, que les autres aient commis, que nous ne soyons capables de commettre si Dieu ne nous soutenait par sa grâce. »

Cette bonté aura son ordre, sa mesure, ses touches diverses pour les enfants vertueuses et pour les êtres plus déshérités. La Mère Pelletier connaît toutes les nuances des âmes.

Une vraie Mère témoignera plus de bonté à celles qui ont besoin d'être encouragées, par exemple aux nouvelles, aux malades, à celles qui font quelques efforts pour se corriger de leurs défauts, à celles qui paraissent tourmentées, à celles qui sont tristes. L'œil d'une Mère voit vite s'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans l'âme de ses

enfants, quelque nombreuses qu'elles soient. Une taciturnité inusitée, une diminution d'ardeur dans le travail, moins d'assiduité à répondre aux prières, une fréquentation nouvelle, quelquefois un ton de voix, un regard, éveillent son attention. Il faut prendre garde, néanmoins, d'exciter la jalousie, comme aussi de favoriser la tendance de certaines personnes à occuper les autres d'elles-mêmes. Enfin, il faut être discrète; réconfortez par votre bonté l'enfant qui souffre, mais ne lui laissez pas toujours voir que vous avez pénétré les troubles de son âme (*R. P.*, 116).

Et tout le souci de la Mère sera de faire épanouir par la bonté le bien. Créer une ambiance de beauté, de bon ordre, de propreté matérielle et morale, sera l'un de ses grands secrets.

On écartera d'abord le souvenir décourageant du passé; aucune allusion aux grossièretés du vice, mais on montrera partout la séduction de la vie belle.

Même dans un entretien particulier, de pareilles allusions sont à éviter. Un grand danger serait de leur parler de leur fautes passées. Les pénitentes se scandaliseraient beaucoup si vous touchiez, ne serait-ce même qu'en passant, à certaines choses, étant persuadées que les Religieuses sont bien loin d'en concevoir la moindre pensée (*E.*, LXIX).

Pour que tout concoure à cette atmosphère de paix, de beauté et de bonté, la Mère Pelletier préconise l'effet sur l'âme de sites apaisants :

Heureuses nos maisons qui sont placées dans une tranquille solitude, un peu éloignées du tumulte des villes; on y goûte la paix et on y respire un air plus pur.

La Mère Pelletier va des sens à l'esprit. Le rapport intime de l'ordre matériel des choses à l'ordre moral, l'influence de la beauté ambiante sur l'état d'âme, la secrète relation de la propreté à la pureté, n'ont pas échappé à cette grande éducatrice.

Il faut tenir leurs effets, leur linge bien en ordre; nos

jeunes filles s'offensent si elles voient le contraire, quoiqu'elles soient quelquefois le désordre même. Dans nos établissements, il doit régner un ordre parfait. Que vos enfants soient très propres; que leurs vêtements soient soigneusement raccommodés (*E.*, LX).

Et ce souci de bon ordre, de décence et de grâce est porté jusqu'à l'extérieur même des éducatrices. Ce point est d'une extrême importance pour qui veut agir sur l'âme des enfants à cet âge où tout passe en elles par les sens.

Pour éviter de devenir l'objet de la risée des enfants, les Sœurs s'appliqueront à corriger leurs petits défauts naturels dans leur tenue, leurs gestes, leur manière de marcher, dans leur prononciation, etc. (*R. P.*, 179).

Les récréations seront, pour les Mères, l'occasion de faire rayonner leur joie :

Quand vous venez à la récréation, venez-y avec empressement et gaîté, pensant que les anges qui y président assistent d'une manière particulière celles qui contribuent à récréer les autres (*E.*, XXIII).

Mais en tout la Mère Pelletier veut cette mesure, cette discrétion, qui font le charme de la vraie politesse et lui donnent tant de prise sur les enfants. Peu parler, crier moins encore : « Une vie d'oraison vaut mieux que mille belles paroles... » C'est de l'oraison que naît cette paix conquérante et doucement attirante que la sainte Fondatrice désire en ses filles.

Ce ne sont pas les maîtresses qui parlent le plus qui obtiennent le mieux le silence. L'autorité dans le regard, la dignité dans la tenue, le calme du visage, l'assurance font plus que tous les avertissements et tous les reproches, surtout plus que le tapage et les cris d'une maîtresse (*R. P.*, 171).

Enfin, la Mère Pelletier fonde toute son action sur

l'optimisme, car elle sait que la grâce de Dieu surabonde là où le péché abondait, et qu'elle peut faire en toutes les âmes des merveilles si l'on sait lui donner prise et exalter le sens du bien.

Cherchez à voir ce qu'il y a de bon dans les enfants qui vous sont confiées. Appliquez-vous à le faire ressortir et en particulier et en public. Voyez les aspects consolants de vos enfants, de votre classe.

Si vous n'avez d'yeux que pour les défauts, les travers, les imperfections et les fautes, vous risquez de décourager très vite les enfants. Vous leur donnez en second lieu l'impression qu'elles seront aussi bien méprisées dans cette maison que dehors. Enfin vous vous exposez à détruire les germes de bonnes qualités enfouis au milieu des défauts. Avant de jeter au feu les mauvaises herbes, il faut avoir mis de côté les bonnes. Notre-Seigneur a même conseillé de laisser pousser l'ivraie en même temps que le bon grain et de ne faire le tri que plus tard (*R. P.*, 118).

Voyons surtout ce qu'il y a de bon dans nos enfants et cherchons à le développer. En construisant toujours, quand bien même il faudrait toujours recommencer, on leur fait faire quelque chose. Tandis qu'en ne faisant que détruire, qu'abattre, on ne fait rien pousser (*R. P.*, 119).

Son optimisme n'est point naïf. Elle sait qu'une longue attente est nécessaire avant la moisson, mais sous l'aspérité des efforts et des chutes le grain monte. La charité des Mères se fera donc aussi patiente que compatissante.

Défions-nous de nous-mêmes, du désir que nous avons de voir les choses bien marcher. Le désir du succès nous fait parfois porter des coups trop rudes. Là où il aurait fallu aller doucement, nous avons foncé avec courroux et nous avons détruit tout simplement le travail commencé.

N'oublions pas que certaines de nos enfants ressemblent à un meuble rongé par les vers ou à moitié brisé et qui, pour être remué, demande beaucoup de précautions, sous peine de s'effondrer complètement entre nos mains.

Sachons nous dire que beaucoup de nos enfants souffrent plus qu'on ne pense de leur état, et que si elles se

laissent aller, c'est qu'elles se sentent incapables de pouvoir réagir autant qu'il serait nécessaire (*R. P.*, 120).

Tout, dans cette pédagogie, tend à redonner confiance aux âmes et à faire renaître la joie dans les cœurs où habitait la tristesse.

L'action du milieu sur le milieu

La bienheureuse Mère Pelletier, avant la lettre, a trouvé la formule la plus moderne de l'Action catholique. Elle a compris toutes les ressources qu'elle trouverait chez les enfants pour agir sur les enfants. Et c'est à la formation d'élites actives qu'elle a tout de suite pensé, mais élites de la masse et dans la masse, petites compagnies d'enfants savamment et souplement hiérarchisées. Après les divers « cordons » vient un groupe d'enfants consacrées, qui font une promesse et reçoivent un habit religieux. *Elles continuent de partager la vie de leurs compagnes* et mettent tous leurs efforts à leur faire du bien. Cette méthode n'est qu'un développement du principe d'optimisme qui anime toute la pédagogie de la Mère Pelletier : il faut tirer de toutes les qualités positives des enfants le maximum de bien.

Il faut consulter les forces et les aptitudes de chacune. Mais une fois cette expérience faite, ce jugement porté, il faut agir avec ces âmes comme avec des personnes en qui on a confiance, à qui on le dit, à qui on le montre. L'entrée dans les différentes Congrégations, « l'arrivée aux cordons », sont des stimulants très puissants sur les enfants, mais parmi celles-ci il y a encore un choix à faire, il y en a qu'il faut pousser davantage. Il y en a en qui il faut deviner les qualités à développer, l'influence à utiliser. Il faut les supposer déjà arrivées à ce qu'on voudrait qu'elles fussent et leur témoigner la confiance qu'on désire avoir en elles, même avant qu'elles l'aient complètement méritée.

Cette méthode certainement présente de grandes difficultés. On pourra se tromper, mal placer sa confiance, mais elle peut donner des résultats excellents. Elle peut arriver à former autour de la maîtresse, dans chacune des petites Congrégations, une élite qui l'aidera puissamment, et, en même temps, elle formera des âmes qui, sentant qu'elles peuvent faire quelque chose de bien, seront plus généreuses, aimeront davantage le bon Dieu, le glorifieront plus, et seront des modèles qui en entraîneront d'autres (*R. P.*, 148, 149).

Comme on le voit, l'estime témoignée à ces âmes, la confiance qu'on leur fait, les responsabilités qu'on leur confie, sont les grands leviers de cette action spécialisée. Mais il faut ici du discernement, du tact, et surtout un amour désintéressé au service du bien.

Mais, pour faire notre choix, il faudrait nous laisser guider par les qualités réelles des enfants, et non point par le plus ou moins d'attrait qu'elles éprouvent pour notre personne ou que nous éprouvons pour elles. Donner de la confiance, témoigner de l'estime à quelqu'un que nous sentons capable, mais qui est plutôt porté à nous fuir.

Intelligentes et habiles en même temps que vertueuses sont les maîtresses qui, dans une classe, s'appliquant à témoigner de l'estime à leurs enfants, savent se servir de celles qui ne recherchent pas leurs bonnes grâces et semblent plutôt ne pas les aimer. Cela donne un double résultat : on fait un bon travail et on montre aux autres que ce n'est pas en nous entourant de trop de prévenances qu'on obtient notre estime (*R. P.*, 150, 151).

Et le dernier mot de cette pédagogie, c'est la charité qui seule peut faire la rééducation par la vraie joie, la fraîcheur et la surabondance de vie qui en découlent.

Ah ! mes chères filles, qu'il faut avoir de charité et de compassion pour ces âmes que la sainte Église remet entre vos mains au nom du divin Pasteur et de leur tendre Mère, la Très Sainte Vierge. Aimez-les, aimez-les beaucoup ! consolez, fortifiez ces brebis souffrantes, *rendez-les heureuses, très heureuses*, avec la grâce de Dieu; c'est là

votre devoir. N'oubliez pas que vous ne conquerrez des cœurs à Notre-Seigneur que par la charité (*E.*, LXIII).

Et le dernier mot de cette charité n'est donc pas autre chose que *le don de soi*. Une ligne de démarcation séparera toujours les serviteurs de Dieu, et cette ligne tranche l'égoïsme et le zèle : qui n'a pas réalisé le don de soi ne sera jamais vrai disciple du Maître, ouvrier sérieux de son œuvre de rédemption. Aussi quels accents trouve la Mère Pelletier quand elle parle du zèle des âmes. Elle veut :

> Un zèle universel et persévérant; il ne faut pas avoir un zèle de boutade qui dure une semaine et puis se refroidit, mais un zèle de chaque jour; un zèle universel qui ne met pas de différence de pays à pays, de personne à personne. Un zèle éclairé qui nous empêche de faire des imprudences, même sous l'apparence du bien (*E.*, LXIII).

Nous touchons ici au secret dernier de notre pédagogie chrétienne. « Nous sommes tous les collaborateurs de Dieu », et notre entreprise s'appuie aux fondements mêmes de la puissance infinie. Notre confiance pour tout guérir, pour tout sauver n'est pas en nous-même enfin, mais en la charité, où la vertu de l'Esprit opère toujours. C'est par la prière et par la bonté que tout doit être obtenu, mais cette grâce qui nous aide veut que nous mettions en œuvre toutes les ressources de notre nature. Et c'est la seule grâce qui rend à la nature son intégrité, tout son jeu, toute sa force heureuse et ordonnée dans la vérité et dans le bien. Aussi la Mère Pelletier, qui disait à ses filles « nous ne devons pas être des eaux mortes », voulait-elle au service de l'éducation chrétienne toutes les ressources de la psychologie féminine, celles des maîtresses, celles surtout des enfants elles-mêmes.

ÉTIENNE LAJEUNIE, O. P.

Saint Basile

Le riche et l'argent

M. Yves Courtonne a récemment publié, d'après les manuscrits 487, 497, 498 du fond grec de la Bibliothèque Nationale, une excellente édition critique et exégétique des deux Homélies de saint Basile sur la richesse (1). *Ces homélies, qui commentent respectivement Luc*, XII, 18; *Matth.*, XIX, 16-26, *ont dû être prêchées à Césarée vers 368, lorsqu'une immense famine ravageait la Cappadoce. L'absence de classes moyennes et l'existence de fortunes considérables, au service desquelles travaillait tout un personnel de colons, d'esclaves et d'hommes libres, permet de discerner la responsabilité sociale des riches dans une épreuve commune aussi angoissante. Aussi bien, saint Basile s'adresse-t-il à ces grands propriétaires terriens dont la classe sociale est définie par la fortune dont ils disposent et qui constituent la haute aristocratie provinciale. Il était urgent de rappeler à ces puissants de ce monde leur devoir envers les pauvres autant que la conception chrétienne de leur richesse; et il y a toujours intérêt à relire ces pages imprégnées du plus pur détachement évangélique.*

C. Spicq, O.P.

I. — Le riche est un intendant

Quiconque possède en abondance les biens de la terre doit se souvenir que ces biens, créés par Dieu, ne lui ont

(1) Saint Basile, *Homélies sur la richesse*, Paris, Firmin-Didot, 1935.

été confiés que pour un temps et pour les dispenser utilement aux autres.

Écoute, ô homme, celui qui t'a pourvu. Souviens-toi de toi-même, qui tu es, quel bien tu administres, de qui tu l'as reçu, pourquoi tu as été préféré à la plupart. Tu as été fait le serviteur d'un Dieu bon, intendant de tes compagnons d'esclavage; ne crois pas que tout a été préparé pour ton ventre. Délibère au sujet des biens que tu as en mains avec la pensée que ce sont ceux d'autrui (I, 2).

Qu'il faut user des richesses en intendant, non en jouisseur : telle devrait être l'opinion de ceux qui raisonnent sagement, et en les laissant, ils devraient se réjouir, persuadés qu'ils se séparent du bien d'autrui, et non se fâcher comme s'ils perdaient leur bien propre (II, 3).

II. — Le riche doit donner

De là le devoir du riche, qui s'inspire des lois mêmes de la nature.

Imite la terre, ô homme : porte du fruit comme elle, ne te montre pas pire que la nature inanimée. Au surplus, la terre ne nourrit pas ses fruits pour sa propre jouissance, mais pour ton utilité : tandis que toi, tous les fruits que tu montres de ta bienfaisance, tu les ramasses pour toi-même, parce que la récompense que méritent les bonnes œuvres revient aux bienfaiteurs. Tu as donné à celui qui avait faim, et ce que tu as donné est de nouveau à toi et te revient avec des intérêts. De même, en effet, que le blé, lorsqu'il est tombé en terre, devient un grain pour celui qui l'y a jeté, de même le pain, offert à celui qui a faim, produit dans la suite de multiples avantages. Que la fin de l'agriculture soit donc pour toi le commencement des semailles célestes... C'est Dieu qui t'approuvera, ce sont les anges qui t'ac-

clameront, ce sont tous les hommes depuis la création qui te proclameront bienheureux : une gloire éternelle, une couronne de justice, le royaume des cieux, tels sont les prix que tu recevras pour l'intendance de ces richesses corruptibles (1, 3).

Vous ouvrirez toutes les portes de vos magasins, et vous procurerez à vos richesses de larges débouchés. Comme à un grand fleuve qui se répand par mille canaux sur une terre fertile, permettez à vos richesses de se disperser et de s'en aller, par des voies diverses, dans les maisons des pauvres. L'eau devient plus abondante dans les puits où on la tire, et croupit dans ceux qui ne servent pas. De même, la richesse immobilisée est inutile; mais, si elle est mise en mouvement et en circulation, elle devient utile à tous et féconde (1, 5).

III. — La richesse est vaine et dangereuse pour l'homme

Il faut avouer que de telles largesses ne sont pas courantes chez ceux qui possèdent de grands biens. Il est aussi difficile pour l'âme de ne pas se laisser abattre dans les peines et les épreuves qu'elle traverse et qui demandent beaucoup de patience, que de ne pas se laisser aller aux excès dans la prospérité. Le mauvais riche de l'Évangile succomba à cette dernière tentation.

Qu'y avait-il en notre homme? L'aigreur du caractère, la haine à l'égard des autres hommes, l'égoïsme. C'est ainsi qu'il répondait à son bienfaiteur. Il ne se souvenait pas de notre commune nature; il ne pensait pas qu'il faut distribuer son superflu aux pauvres; il ne tenait aucun compte du précepte : Ne manque pas de faire le bien aux pauvres (*Prov.*, III, 27); et : Que l'aumône et que la foi ne te quittent pas (*Prov.*, III, 3); et : Romps ton pain pour celui qui a faim (*Is.*, LVIII, 7). Tous les prophètes, tous les docteurs lui criaient ces enseignements, mais ils n'étaient pas entendus; ses gre-

niers craquaient, trop étroits pour contenir le blé qu'on y avait entassé, mais son cœur cupide n'était pas rempli. Comme il ne cessait d'ajouter de nouvelles récoltes aux anciennes, et d'accroître sa richesse par les apports de chaque année, il tomba dans un embarras inextricable : il refusait de laisser partir les vieilles récoltes, à cause de son avarice, et il ne pouvait pas recevoir les nouvelles, à cause de la trop grande quantité qu'il avait déjà. Aussi ses desseins étaient-ils sans effet, ses préoccupations sans remède. — Que ferai-je ? — Qui n'aurait pitié d'un homme aussi tourmenté ? Malheureux à cause de la fertilité de son domaine, il est à plaindre pour les biens qu'il possède, plus à plaindre encore pour ceux qu'il attend. Ce ne sont pas des revenus que la terre lui procure, ce sont des gémissements qu'elle lui enfante. Ce n'est pas l'abondance des fruits qu'elle lui prodigue, ce sont des soucis, des chagrins et un embarras terrible (I, 1).

Fixe tes regards, ô homme, sur la nature de la richesse. Pourquoi es-tu saisi d'un tel transport de passion pour l'or ? C'est une pierre que l'or, une pierre l'argent, une pierre la perle, une pierre chacune des pierres précieuses... Ce sont donc là les fleurs de la richesse : les unes, tu les déposes dans des cachettes, et ces pierres brillantes, tu les couvres de ténèbres ; les autres, tu les portes sur toi, et tu tires vanité de l'éclat des objets précieux mêmes. Dis-moi, quelle utilité trouves-tu à tourner ta main brillante de pierreries... Qui la mort a-t-elle épargné à cause de sa richesse ? De qui la maladie s'est-elle tenue éloignée à cause de sa fortune ? Jusqu'à quand donc verrons-nous l'or, le lacet qui étrangle les âmes, l'hameçon de la mort, l'appât du péché ? Jusqu'à quand donc verrons-nous la richesse, le principe de la guerre, la cause qui fait forger les armes, qui fait aiguiser les épées ? C'est à cause d'elle que les parents ignorent la nature, que les frères se regardent mutuellement avec des yeux de meurtriers.

A cause de la richesse, les déserts nourrissent les assassins, la mer les pirates, les villes les délateurs. Qui est le père du mensonge? Qui est l'artisan des faux? Qui a enfanté le parjure? N'est-ce pas la richesse? N'est-ce pas le zèle que l'on a pour elle? Qu'est-ce qui vous prend, ô hommes? Qui vous a retourné vos biens pour en tramer un complot contre vous? — C'est une aide pour la vie. — La fortune aurait-elle donc été donnée comme provision du mal? — C'est la rançon de l'âme. — Serait-ce donc un prétexte pour perdre celle-ci? (II, 7.)

IV. — Le mauvais riche est avare

La belle couleur de l'or lui procure une jouissance extrême (I, 4).

Tout à tes yeux devient or, l'or obsède ton imagination; c'est l'objet de tes rêves quand tu es endormi, de tes préoccupations quand tu es éveillé. De même, en effet, que ceux que la folie égare ne voient pas les objets réels, mais ce que leur hallucination leur présente d'après leur passion; ainsi, ton âme, possédée par l'avarice, voit partout de l'or, partout de l'argent. Tu verrais avec plus de plaisir l'or que le soleil. Ton vœu est que tout se change en or, et tu t'appliques à le réaliser dans la mesure de tes forces.

Quelle invention ne mets-tu pas en mouvement à cause de l'or? Le blé pour toi devient or, le vin se durcit en or, la laine pour toi se change en or; tout commerce, tout projet que tu formes te rapporte de l'or. L'or se donne naissance à lui-même, multiplié qu'il est par les intérêts; et l'on n'est pas rassasié, et l'on ne peut trouver de terme à ses désirs (I, 4, 5).

L'avare, si expert à discerner les pièces de monnaie et à distinguer les vraies des fausses, ne sait pas reconnaître le visage de son frère qui est dans le besoin (I, 3).

Tu es sombre et inabordable, tu évites les rencontres, de peur d'être forcé de laisser échapper de tes mains la moindre chose. Tu ne connais qu'un mot : je n'ai rien, je ne donnerai rien, car je suis pauvre. Pauvre, tu l'es, en effet, et dépourvu de tout bien : pauvre d'amour, pauvre de bonté, pauvre de foi en Dieu, pauvre d'espérance éternelle (1, 6).

V. — La cupidité du riche est insatiable

Souvent on laisse les enfants gourmands se gorger sans réserve de ce qu'ils aiment le plus pour que la satiété excessive engendre en eux le dégoût. Avec l'avare, il n'en est pas ainsi : plus il se remplit, plus il désire (1, 5).

Aux dix talents que tu possèdes tu t'efforces d'en ajouter dix autres; lorsque tu en as vingt, tu en recherches encore autant, et toujours ce que tu ajoutes, loin d'arrêter ton élan, enflamme ton appétit. De même que ceux qui sont ivres trouvent une occasion de boire dans le vin qu'on leur apporte encore, ainsi les nouveaux riches, après avoir beaucoup acquis, désirent encore davantage, entretenant leur mal par ce qu'ils ne cessent d'ajouter, et voient leur zèle produire l'effet opposé à celui qu'ils en attendaient. Car si grands que soient les biens présents, ils ne les réjouissent pas autant que les affligent ceux qui leur manquent, tous ceux qu'ils s'imaginent leur faire défaut; si bien que sans cesse leur âme est consumée par les soucis, tandis qu'ils soutiennent la lutte pour l'excès de richesse. On devrait se réjouir et avoir de la reconnaissance d'être mieux pourvu que tant d'autres; mais ils s'irritent et s'affligent de ce qu'un peut-être ou deux des plus riches les dépassent. Lorsqu'ils ont atteint ce riche, aussitôt ils s'efforcent d'égaler celui qui est plus riche que lui, et s'ils l'atteignent, ils transportent leur zèle sur un autre. Comme

ceux qui montent aux échelles élèvent toujours leur pied au degré supérieur et ne s'arrêteront pas avant d'avoir atteint le dernier; ainsi ces gens n'arrêtent pas leur élan vers la primauté avant que, après s'être élevés, ils se soient précipités eux-mêmes dans une chute immense... Autant l'œil voit de choses, autant en désire l'homme cupide : l'œil ne sera pas rassasié de voir (*Eccl.*, I, 8), et l'avare ne sera pas rassasié de prendre. L'enfer n'a pas dit : assez (*Prov.*, XXVII, 20; XXX, 16), et l'homme cupide non plus n'a jamais dit : assez. Quand te serviras-tu de tes biens présents? Quand en jouiras-tu, puisque tu es toujours accablé par les fatigues des nouvelles acquisitions? (II, 5.)

VI. — Le mauvais riche est injuste envers le pauvre

A qui fais-je tort — dit l'avare — en gardant ce qui m'appartient? — Qu'y a-t-il, dis-moi, qui t'appartienne? Où as-tu pris quelque chose pour l'introduire dans ta vie? Comme quelqu'un qui, après avoir occupé une place au théâtre, repousserait ceux qui voudraient entrer, parce qu'il considère comme sa propriété personnelle ce qui est mis à la disposition de tous indistinctement : tels sont les riches. Ils s'emparent d'avance de ce qui est à tous et se l'approprient en vertu du droit du premier occupant. Si chacun prenait seulement de quoi subvenir à ses besoins et laissait le superflu à l'indigent, personne ne serait riche, personne ne serait pauvre, personne ne serait dans la misère. N'es-tu pas sorti nu du sein de ta mère? Ne t'en retourneras-tu pas nu encore dans la terre? Les biens présents, d'où te sont-ils venus? Si tu dis que c'est du hasard, tu es un impie, car tu ignores le Créateur et tu n'as pas de reconnaissance pour Celui qui t'a pourvu. Si tu admets que c'est de Dieu, dis-nous la raison pour laquelle tu les as re-

çus. Dieu serait-il injuste, lui qui nous distribue inégalement les choses nécessaires à la vie? Pourquoi es-tu riche, toi, alors que celui-là est pauvre? N'est-ce pas seulement pour que, toi, tu reçoives la récompense de ta bonté et de ta fidèle administration, et que lui soit honoré des prix magnifiques réservés à la patience? Mais toi, qui fais tout disparaître dans les insatiables replis de ton avarice, crois-tu ne faire tort à personne, lorsque tu dépouilles tant de gens? Qui est l'avare? Celui qui prive chacun de ses biens. Et toi, n'es-tu pas avare, n'es-tu pas spoliateur, quand tu t'appropries les biens que tu as reçus en intendance? Celui qui dépouille un homme de ses vêtements sera appelé voleur, et celui qui ne couvre pas l'homme qui est nu, alors qu'il peut le faire, est-il digne d'un autre nom? Il appartient à celui qui a faim, le pain que tu gardes; à celui qui est nu, le manteau que tu conserves dans tes coffres; à celui qui est sans chaussures, la chaussure qui pourrit chez toi; au pauvre, l'argent que tu tiens enfoui. Ainsi tu commets autant d'injustices qu'il y a de personnes à qui tu pourrais donner (1, 7).

VII. — Le superflu est dû aux pauvres

On ne peut comprendre qu'un riche qui aime son prochain et veuille subvenir à sa misère dispose d'un grand excédent de richesses.

Car le soin qu'on prend des indigents consume la fortune : chacun, à la vérité, ne reçoit que le peu qu'exige son entretien, mais tous distribuent leurs biens en même temps qu'ils les dépensent pour eux-mêmes. Aussi, celui qui aime son prochain comme lui-même ne possède rien de plus que son prochain en fait de superflu. Or tu as manifestement beaucoup de biens. D'où les tiens-tu? N'est-il pas évident que tu as préféré

ta jouissance particulière au soulagement du grand nombre? Donc autant tu as de richesses en surabondance, autant tu manques de charité, car, depuis longtemps, tu aurais pris soin de faire passer tes biens dans les mains d'autrui, si tu avais aimé ton prochain. Malheureusement, tes biens tiennent plus fortement à toi que les membres de ton corps... (II, 1).

Ce superflu n'est pas nécessaire au riche, qui cherche cependant des excuses pour le garder.

Lorsque j'entre dans la maison d'un homme grossier et qui s'est enrichi sur le tard, et que je la vois briller de fleurs de toute espèce, je sens que cet homme ne possède rien de plus précieux que ce qui se voit, qu'il pare les objets inanimés et laisse son âme sans parure. De quelle merveilleuse utilité, dites-moi, sont les lits d'argent et les tables d'argent, les litières d'ivoire et les chars d'ivoire, pour empêcher la richesse de passer chez les pauvres, qui, cependant, se tiennent par milliers à ta porte, et font entendre toutes les voix capables d'exciter la pitié? Mais tu refuses de donner, disant qu'il t'est impossible de venir en aide à ceux qui te demandent. Ta langue le jure, mais ta main te confond : car, bien qu'elle se taise, ta main proclame ton mensonge, illuminée des feux que jette le chaton qui brille sur ta bague. Combien de débiteurs ta seule bague peut-elle libérer de leurs dettes? Combien de maisons qui s'écroulent peut-elle relever? Ton seul coffre de vêtements peut couvrir tout un peuple qui frissonne ; et tu oses renvoyer le pauvre les mains vides, sans craindre le juste châtiment du Juge? Tu n'as pas eu pitié, on n'aura pas pitié de toi; tu n'as pas ouvert ta maison, tu seras exclu du Royaume; tu n'as pas donné ton pain, tu ne recevras pas la vie éternelle (II, 4).

VIII. — Le riche doit craindre le jugement de Dieu

Je voudrais te voir souffler un peu, te reposer de tes œuvres d'injustice et donner relâche à tes calculs, de manière à pouvoir réfléchir à quelle fin tend le zèle que tu déploies pour ce qui passe... Ne te mettras-tu pas devant les yeux le tribunal du Christ? Que diras-tu pour ta défense, lorsque, se dressant en cercle autour de toi, ceux que tu as lésés crieront contre toi devant le juste Juge? Que feras-tu donc? Quels avocats loueras-tu? Quels témoins produiras-tu? Comment séduiras-tu le Juge qui ne se laisse pas tromper? Il n'y a pas là d'orateur, il n'y a pas de paroles persuasives, capables de cacher la vérité au Juge; nos flatteurs ne nous accompagnent pas, ni nos biens, ni le faste de notre dignité (II, 6).

Voyez, ô riches, la fin de l'avarice, et cessez d'être passionnés pour l'argent (II, 9).

BILLET D'APOSTOLUS

Compatir

Il y a dans l'Évangile un anathème d'un poids singulier et qui nous renseigne à souhait sur la vertu telle que Jésus la conçoit. Il me semble que je ne l'ai guère entendu dans les sermons ou les conférences spirituelles. En tout cas il n'est pas de ces paroles évangéliques que tous se rappellent et citent le plus volontiers.

Et cependant, il n'est pas permis de douter qu'il compte parmi les textes essentiels et que, si nous avions soin de nous en inspirer exactement, nous rejoindrions dans le cœur de Jésus un sentiment capital. *Nos rapports avec le prochain en seraient transfigurés et notre conduite témoignerait à tous que nous sommes de vrais disciples de Jésus.*

« *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui négligez* les points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi » (Mt., XXIII, 23).

A première vue, il semblerait que des trois vertus que Notre-Seigneur nous propose ici comme les plus indispensables, ce soit la justice qui revendique le premier rang. Nous nous tromperions en le pensant. C'est la miséricorde qui vient en tête de ligne. Saint Thomas nous

l'affirme expressément. Il va même jusqu'à nous dire que « la religion chrétienne se résume dans la miséricorde » (IIª IIªᵉ, q. 30, a. 4), *et que la miséricorde est l'acte le plus haut de la charité envers le prochain* (a. 4 c).

Savons-nous jusqu'où va ce devoir de compassion? Nous savons compatir à une épreuve d'ordre temporel. Nous nous apitoyons devant une maladie, devant un revers de fortune, mais nous sommes assez peu habitués à compatir aux misères d'ordre moral ou spirituel. La misère morale nous trouve durs et fermés.

Devant les défauts des autres, nous oublions facilement notre propre misère ; nous tombons dans une suffisance, dans une morgue plus ou moins accentuée. Nous regardons de haut les défaillances de notre prochain, comme si nous étions d'une autre espèce que lui. Nous jugeons et nous réprouvons, comme si nous étions d'une vertu parfaite, comme si nous n'étions jamais tombés dans le moindre désordre, comme si nous n'avions jamais éprouvé la honte de toute sorte de tentations. Nous usons, pour incriminer nos frères en humanité, d'une sévérité que nous sommes loin d'employer lorsque nous sommes en cause. Nous sommes froissés, comme s'il s'agissait de gestes qui n'ont jamais été nôtres.

Quelle fatuité et quel aveuglement de l'orgueil! Au fait, nous sommes incapables de compatir fraternellement, *parce que nous nous berçons d'invraisemblables illusions sur nous-mêmes. Nous oublions que nous fraternisons dans le péché originel et dans ses lamentables conséquences, que nous sommes frères de misère.*

Nous souffrons surtout de ce qui nous gêne ou nous dérange dans les insuffisances, dans les petitesses, dans les désordres plus ou moins choquants de nos frères.

Nous ne souffrons pas que l'homme ne glorifie point Dieu comme il le devrait, qu'il s'amuse à ternir ou même à éteindre le reflet de Dieu en son âme. Nous ne portons pas nos regards si haut !

Nous souffrons plutôt parce que notre égoïsme est contrarié, parce que nous ne sommes pas secondés à nous rechercher nous-mêmes et à jouir petitement ou coupablement de la vie et des choses.

Cependant, devant toute déficience humaine, surtout si elle est d'ordre moral, nous devrions être pénétrés d'attendrissement, d'humble pitié, comme nous le sommes assez spontanément devant une maladie ou devant un malheur quelconque.

En face d'une faute, devant n'importe quelle pauvreté d'âme ou de vertu, devant quelque indigence que ce soit, le sentiment qui d'abord devrait s'éveiller, c'est une humble compassion spirituelle. Elle jaillirait d'elle-même si nous ne perdions jamais de vue ce que la foi nous enseigne sur le mal et sur ses causes ; si nous n'oubliions point l'humaine et surnaturelle fraternité qui nous relie tous ; si nous nous étions purifiés de toute hypocrisie, pour pratiquer une humilité loyale ; si nous étions dominés par la volonté d'être bons et secourables.

Sans une telle compassion, il n'est pas de charité sincère ; sans elle, la bienfaisance spirituelle est nulle ou bien diminuée ; sans elle, nous manquerons de sérénité et d'équité dans les jugements que nous portons sur notre prochain ; sans elle, nous manquerons de bonne foi.

La compassion est la première aumône qu'il faut donner. C'est elle qui ouvre les âmes et force la confiance. Aussi est-elle le secret des influences profondes. « Faisons autant que nous voulons, dit saint Vincent de Paul, on ne croira pas à nous si nous ne montrons amour et

compassion à ceux que nous voulons qu'ils croient d'abord à nous. » C'est que saint Vincent de Paul avait retenu que Jésus, notre divin Modèle, est d'abord le compatissant. La parole que l'on a le mieux aimée dans l'Évangile, n'est-elle pas celle-ci : « Venez à moi, vous tous qui peinez et fléchissez sous un fardeau et je vous soulagerai »?

Jésus frappe de sa réprobation la plus cinglante ceux qui ne voient que l'obligation, ceux qui croient servir la cause de Dieu en alourdissant tous les fardeaux, ceux qui sont partisans d'un froid « légalisme », d'une casuistique sans cœur, ceux qui ne songent qu'à enchaîner les volontés. C'est le goût de la liberté spirituelle qu'il faudrait donner aux âmes. C'est à la douceur et à la noble fécondité du don de soi qu'il conviendrait de les initier. C'est une soumission joyeuse aux divines lois de la vie qu'il serait utile de leur apprendre. Mais comment réussir si l'on ne compatit d'abord et profondément à toutes les misères humaines et si l'on ne sympathise fraternellement avec ce qui reste toujours de bonté et des ressources morales dans l'homme?

La compassion dictera aussi à nos conseils la sagesse et la mesure, sans lesquelles nous nous exposons à blesser davantage au lieu de guérir. C'est un art des plus délicats que celui de conseiller et de réprimander. Trop facilement nous le pratiquons, sans assez respecter tous les droits de la vérité et de la charité. Trop souvent aussi nous ne réussissons pas à nous taire, quand seuls un reproche muet et l'exemple de notre vie provoqueraient à de meilleurs sentiments ceux dont la conduite est répréhensible. Si notre premier mouvement était de compatir, il nous serait plus aisé d'échapper à tous ces excès. Et nous nous garderions de ce « zèle amer » que saint Jacques a flétri si vigoureusement et qui est si

déloyal à l'égard de Dieu, à l'égard de nous-mêmes et à l'égard de notre prochain.

« *Une pareille sagesse ne descend point d'en haut ; elle est charnelle, terrestre, diabolique. La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique, condescendante, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie* » (Jac., III, 14 et sq.). *Ces paroles si nettes de saint Jacques font écho à l'anathème que Jésus a lancé contre les hypocrites qui durcissent leur cœur et leurs paroles au lieu de s'attendrir fraternellement sur les misères du prochain, au rang desquelles se trouve le péché.*

APOSTOLUS.

Les directives spirituelles de l'Église

ALLEZ AUX PAUVRES

L'expérience quotidienne nous jette à la face tant de misère, nous sommes harcelés par tant de gens misérables en quête de pain, de travail, de sécurité, nous autres prêtres, que, fussions-nous distraits ou insensibles, on ne pourrait tout de même pas nous adresser le reproche de Dame Pauvreté au fils de Bernardone (1) : « Mauvais riche, sais-tu seulement qu'il y a des pauvres? »

Ce sont eux qui viennent à nous. Depuis vingt siècles, par une sorte d'atavisme et en dépit des refus qui ne leur ont sans doute pas manqué, ils vont aux prêtres comme allaient au Christ leurs ancêtres, créateurs de cette tradition. Et s'il y a eu des rebuffades, comment évoquer, par ailleurs, l'immense miséricorde qui les accueillit depuis le palais des évêques jusqu'aux presbytères de nos campagnes?

Mais il y en a qui ne viendront jamais. Ceux qui nous harcèlent, ceux qui nous fatiguent, ceux qui nous font entrer bon gré malgré dans leur détresse et s'en déchargent sur nos épaules, ceux-là parfois trouvent auprès de nous, avec un soulagement matériel et à propos de lui, une lumière sur leur destinée, un accès à ce monde invisible qu'ils ne soupçonnaient pas. A la suite de saint Vincent de Paul ou de don Bosco, nous devenons ainsi pères de leur âme pour avoir été, d'abord, les rédempteurs de leur misère.

Mais il y en a qui ne viendront jamais. Il faut aller à eux. Sinon les mauvais bergers les dresseront à la fois contre une société dont ils sont les parias et contre le Christ dont ils ne connaîtront que la caricature.

Prêtres, mes frères, avons-nous entendu, sur ce point très précis, l'appel du Pape? L'Encyclique sur le Communisme, dont certains catholiques retiennent seulement ce qui apaise leurs inquiétudes ou tranquillise leurs positions, nous con-

(1) *La vie profonde de saint François d'Assise,* par Henri Ghéon. Acte I.

vie à cette œuvre de conquête et de régénération, en des termes dont il faut saisir toute la dramatique opportunité.

« Nous rappelons aux prêtres l'exhortation, si souvent répétée, de Notre Prédécesseur Léon XIII, d'aller à l'ouvrier. Cette exhortation, Nous la faisons Nôtre et la complétons : « Allez « à l'ouvrier, spécialement à l'ouvrier pauvre, et en général « allez aux pauvres », suivant en cela les enseignements de Jésus et de son Église. Les pauvres, en effet, sont les plus exposés aux pièges des fauteurs de troubles, qui exploitent leur condition misérable pour allumer en eux l'envie contre les riches et les exciter à s'emparer de vive force de ce qui leur semble injustement refusé par la fortune. Et si le prêtre ne va pas vers les ouvriers pour les mettre en garde contre les préjugés et les fausses doctrines ou pour les en détromper, ils deviendront une proie facile pour les apôtres du communisme. »

*
* *

On pourra objecter que si, au siècle dernier, l'Église a, en fait, perdu la classe ouvrière, elle a aujourd'hui la hantise de son salut, et que les méthodes d'un mouvement comme la J.O.C. prouvent ce souci d'incarner la vie divine en toutes les zones de l'humain.

« Nous reconnaissons qu'un grand effort a été fait dans ce sens, réplique le Pape, surtout depuis les Encycliques *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*, et c'est avec une paternelle complaisance que Nous saluons le zèle industrieux de tant d'évêques et de prêtres, qui inventent, qui essayent (toujours avec les précautions voulues) de nouvelles méthodes d'apostolat mieux adaptées aux exigences modernes. Mais tout cela est encore trop peu pour les besoins de l'heure présente. Quand la patrie est en danger, tout ce qui n'est pas strictement indispensable ou directement ordonné à la pressante nécessité de la défense commune passe au second plan. Ainsi, dans le cas présent, *toute autre œuvre, si belle, si bonne qu'elle soit, doit céder la place* devant la nécessité vitale de sauver les bases mêmes de la foi et de la civilisation chrétienne. Que les prêtres donc, dans les paroisses, sans préjudice bien entendu de ce que réclame le soin ordinaire des fidèles, que les prêtres réservent **la plus grande et la meilleure partie de leurs forces et de leur activité**

pour regagner les masses ouvrières au Christ et à l'Église et pour faire pénétrer l'esprit chrétien dans les milieux qui y sont le plus étrangers.

« Ils trouveront dans les masses populaires une correspondance, une abondance de fruits inattendue, qui les récompensera du pénible labeur des premiers défrichements. »

A vingt siècles de distance, c'est la même angoisse, le même conseil, pressant, péremptoire, d'aller *d'abord* aux brebis perdues de la Maison d'Israël. Si le Christ a dû prêcher à ses apôtres cette quête des misérables, la raison en est peut-être dans le regard que ses disciples portaient déjà, comme nous, avant nous, vers d'autres brebis, plus accessibles, socialement plus utiles aussi, et qu'on peut ramener ou garder au bercail sans s'épuiser au long des grands chemins boueux.

Le cœur des riches est plus fermé. Et pourtant il est facile d'aller à eux. Des intérêts parfois solidaires multiplient les voies de rencontre. Le Saint-Père n'a pas besoin de nous demander d'aller aux riches. A ceux que Jésus-Christ n'a pas cessé de mettre en garde contre leur trésor et dont, pour fonder son Royaume, il s'est passé...

*
* *

Toutefois, pour apporter aux déshérités la lumière de l'Évangile, pour les soulager dans leurs détresses aussi bien que pour cultiver en eux cette simplicité de l'âme, cette confiance dans le Père miséricordieux, cette disponibilité à sa grâce qui est le privilège des êtres dépouillés, pour répéter après le Sauveur, et comme lui sans rougir, les mots qu'entendit la montagne des Béatitudes : « Bienheureux, *vous*, les pauvres! » (Luc, VI, 20), il faut être devenu semblable à Jésus-Christ.

« Dans le cas présent, ce qu'il faut surtout, c'est un exemple lumineux de vie humble, pauvre, désintéressée, copie fidèle de la vie du divin Maître, qui pouvait proclamer avec une franchise divine : « Les renards ont des tanières et les « oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a « pas où reposer sa tête. » Un prêtre qui est vraiment, évangéliquement pauvre et désintéressé fait des miracles de bien au milieu du peuple : tel un saint Vincent de Paul, un Curé d'Ars, un Cottolengo, un Don Bosco et tant d'autres. Au con-

traire, un prêtre avare et intéressé, comme Nous l'avons rappelé dans l'Encyclique citée plus haut, même s'il ne se jette pas, comme Judas, dans l'abîme de la trahison, sera tout au moins un vain « airain sonore » et une inutile « cym- « bale retentissante », trop souvent même un obstacle au bien plutôt qu'un instrument de grâce parmi le peuple. Et si le prêtre séculier ou régulier a par office l'administration de biens temporels, qu'il se souvienne que non seulement il doit scrupuleusement observer les prescriptions de la charité et de la justice, mais encore se montrer, d'une façon toute spéciale, un vrai père des pauvres. »

Car le fait est là — scandale pour les sages de ce monde : les saints qui ont bouleversé le cœur des masses et soulagé à la fois les misères du corps et celles de l'esprit n'ont pas eu d'autre méthode que leur Maître. Les vivants apôtres de la charité n'ont pas eu en ce monde où reposer leur tête. Aussi la lumière et l'argent ont coulé, à flots, entre leurs doigts.

*
* *

Non content d'évoquer les thaumaturges de notre histoire chrétienne, le Pape met enfin « la grande action de l'Église catholique contre le communisme athée mondial sous l'égide du puissant protecteur de l'Église, saint Joseph. »

« Il appartient, lui, à la classe ouvrière; il a fait la rude expérience de la pauvreté, pour lui et pour la Sainte Famille, dont il était le chef vigilant et aimant; il reçut en garde l'Enfant divin quand Hérode lança contre Lui ses sicaires. Par une vie de fidélité absolue dans l'accomplissement du devoir quotidien, il a laissé un exemple à tous ceux qui doivent gagner leur pain par le travail manuel, et a mérité d'être appelé le Juste, modèle vivant de cette justice chrétienne qui doit régner dans la vie sociale. »

Prêtres, mes frères, écoutons cet appel, allons aux pauvres. En deçà même du péril qui menace la Chrétienté, n'oublions pas que Jésus-Christ les a choisis comme ses témoins, jusqu'à la fin des temps. C'est en eux, d'abord, qu'il faut chercher son visage. Sinon, quand la mort nous aura fait lumière, nous ne pourrions pas là-haut, — nous ses amis d'ici-bas, — nous ne pourrions pas le *reconnaître*...

A.-M. Carré, O.P.

La pédagogie du catéchisme

Il semble que le livre que vient de publier M. l'abbé C. E. Roy (1) soit destiné à faire entrer la question catéchistique dans une nouvelle phase.

Voilà plusieurs années qu'un certain nombre d'éducateurs religieux se sont préoccupés de rénover les méthodes de l'enseignement catéchistique pour le rendre plus conforme au développement psychologique de l'enfant et utiliser les progrès de la pédagogie moderne. C'étaient en général des praticiens à qui leur expérience pédagogique révélait les défauts du système le plus habituellement employé et qui s'efforçaient d'y remédier. Malgré les très fortes résistances qu'ils rencontrèrent du fait de la routine d'abord, et aussi au nom d'une tradition qui paraissait légitime, on peut bien dire que leur cause apparaît maintenant gagnée et dans le public des catéchistes et auprès de la hiérarchie.

L'importance de l'étude de M. l'abbé Roy tient à ce qu'elle est une très solide justification philosophique et historique des positions des novateurs, et, d'autre part, à ce qu'elle pose avec vigueur des questions non pas, certes, nouvelles, mais abordées jusqu'ici avec une extrême prudence, telle que celle du manuel de catéchisme.

L'auteur, ex-curé de la cathédrale de Gaspé (Canada), a présenté ce travail comme thèse de doctorat en philosophie au Collège Angélique à Rome. C'est donc à la fois un praticien et un théoricien. Son ouvrage, approuvé par plusieurs professeurs du Collège Angélique, a reçu des lettres de félicitations de S. Ém. le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, de l'archevêque de Saint-Boniface (Canada), et il est présenté aux lecteurs par une préface de S. Exc. Mgr Ross,

(1) Abbé C.-E. Roy, docteur en théologie et philosophie, *Méthode pédagogique de l'enseignement du catéchisme*. Paris-Tournai, Casterman, 1 vol. in-12, 348 pp. 15 fr.

évêque de Gaspé. C'est dire avec quelles garanties il se présente.

L'auteur connaît parfaitement la littérature catéchistique de langue anglaise et de langue française (1). Sa documentation en psychologie expérimentale et en pédagogie générale est loin d'être aussi précise : on peut le regretter — et nous en indiquerons une raison — mais elle est en somme suffisante pour l'objet qu'il se proposait. En philosophie, c'est à saint Thomas et à ses commentateurs modernes qu'il se réfère.

Le premier livre a précisément pour but d'établir philosophiquement quelle doit être la méthode d'une saine pédagogie et d'en faire l'application au catéchisme. Certains ont pu croire que la philosophie de saint Thomas, par son caractère si fortement systématique, par son procédé de démonstration faisant entièrement confiance à la déduction syllogistique, devait favoriser dans l'enseignement l'emploi d'une méthode abstraite et déductive comme la science elle-même. Et, notamment, le catéchisme étant comme un abrégé de la *Somme Théologique*, sa méthode serait en petit celle de la théologie.

Il y a là, semble-t-il, plusieurs confusions. Le livre de M. l'abbé Roy les dénonce fort justement. Tout d'abord, le principe fondamental de la psychologie thomiste, à savoir que toute connaissance intellectuelle provient d'une connaissance sensible préalable suffirait déjà à démontrer la nécessité d'un enseignement concret, faisant appel aux sens et utilisant surtout ces fonctions intermédiaires que sont les sens internes et qu'on peut appeler en bref l'imagination. La connaissance intellectuelle, proprement spirituelle, à laquelle on veut aboutir, exige nécessairement qu'on établisse d'abord ses bases sensibles (2), préparation nécessaire à l'abstraction.

(1) L'ouvrage étant divisé en deux livres, il y a également deux listes bibliographiques. On n'en voit pas bien la raison, d'autant que les citations et renvois chevauchent nécessairement du premier livre à la deuxième liste et vice versa. On peut de plus regretter l'absence d'un index alphabétique des noms d'auteurs.

(2) Ces bases sensibles sont d'ailleurs variables selon les étapes du développement humain. L'auteur le dit bien. C'est ici pourtant que l'on regrette un peu qu'il n'ait pas une connaissance plus grande

Quant aux moyens d'argumentation dont se sert l'esprit humain pour établir la vérité, la logique d'Aristote et de saint Thomas nous apprend qu'ils sont de plusieurs sortes. Sans doute, la méthode propre du « savoir », c'est la déduction; mais il ne pourrait y avoir de déduction sans induction préalable. Et, d'autre part, il n'y a pas que les formes parfaites de ces méthodes; elles existent aussi, et même le plus souvent, en fait, sous des formes imparfaites dont nous nous servons tous la plupart du temps pour connaître la vérité. S'agissant des enfants, il est bien évident que c'est la méthode inductive, et sous ses formes imparfaites, qui est la mieux adaptée au développement de leur esprit, parce que c'est celle que, spontanément, ils emploient. Ils n'ont pas encore les notions universelles suffisantes ni le souci d'unifier et de coordonner systématiquement leurs connaissances, qui permettent aux adultes — et encore sous condition d'une culture suffisante — d'être sensibles à des raisonnements en forme.

Il ne paraît donc pas douteux que la méthode d'enseignement, d'enseignement primaire surtout, ne doive être la méthode inductive sous sa forme imparfaite. L'auteur pense qu'Aristote et saint Thomas entendent par le mot induction aussi bien l'abstraction, opération psychologique qui est le passage du concret à l'abstrait, que l'argumentation logique

de la psychologie expérimentale et spécialement des études modernes de psychogenèse. Pratiquement elles l'auraient sans doute conduit à accorder plus d'importance encore qu'il ne le fait à la gradation nécessaire des procédés pédagogiques selon les âges — et aussi selon les développements individuels. Voici, par exemple, tout ce qu'on nous dit à propos de la gradation des manuels : « Il semble... que le manuel de l'enfant doive être gradué selon le degré d'avancement de l'enfant. Ce qui n'empêche pas l'unité du manuel, chaque manuel plus avancé reproduisant textuellement, en le développant, le manuel moins avancé; en d'autres termes, les manuels moins avancés étant des extraits des manuels plus avancés » (p. 147). C'est, nous semble-t-il, avoir trop peu d'exigences; et le système proposé paraît lui-même pédagogiquement discutable, bien que nous reconnaissions ses avantages matériels. Sans doute l'essentiel est, comme le dit l'auteur, d'adopter une méthode inductive. Mais les mots et les formules ont plus d'importance qu'il ne leur en accorde : le vocabulaire et les phrases d'un enfant de sept ans ne sont pas ceux d'un enfant de douze ans.

inférant des propositions particulières aux universelles. Quoi qu'il en soit, la pédagogie doit retenir que son rôle est de *disposer* l'esprit de l'enfant à la connaissance intellectuelle, et que cette disposition ne peut se faire que progressivement en partant des données sensibles et des notions particulières, seules adaptées à l'enfant. Les définitions, les formules, les classifications, ce n'est pas au début de l'enseignement qu'elles conviennent; elles sont au contraire ce à quoi on doit aboutir.

Cela s'applique à toute pédagogie. Mais n'y a-t-il pas, en ce qui concerne le catéchisme, une objection importante? Voici, en effet, ce qu'on dit : « Les connaissances religieuses ne sont pas le fruit de nos découvertes humaines, mais un dépôt révélé. Il ne s'agit pas de les inventer, mais de les recevoir docilement. La seule méthode d'enseignement qui leur convienne, c'est la méthode autoritaire. Les représentants de l'Église parlent au nom du Christ, *tamquam potestatem habens*. Tout ce que peut faire la raison humaine, et donc tout ce qu'on peut tenter au catéchisme, c'est de déduire des principes de foi les conclusions théologiques, d'en donner l'explication aussi claire que nous le permet leur nature mystérieuse. » Notre auteur fait justice de cette objection. Il le fait très brièvement, sans doute parce qu'elle l'entraînerait nécessairement sur le terrain de la théologie, alors que son ouvrage a été présenté comme thèse de philosophie. Il y aurait certainement lieu de reprendre cette question pour elle-même, car c'est, en effet, une des objections que l'on rencontre le plus souvent et qui nous paraît tenir à une méconnaissance des conditions réelles de la connaissance de foi. N'y a-t-il pas là une interprétation purement matérielle du *fides ex auditu* (écoutez ce que dit le curé; ne questionnez pas; croyez, un point, c'est tout)? Et, par ailleurs, ne faudrait-il pas rechercher les origines de ce point de vue dans la déplorable thèse théologique de la « foi ecclésiastique »? Laissons cela à de plus compétents.

Certes, la connaissance de foi a sa source objective dans la révélation, sa source subjective dans la grâce divine. Mais elle n'est pas pour autant soustraite aux lois de la psychologie humaine dans laquelle elle s'insère. Et ce n'est pas lui enlever son caractère autoritaire que de prétendre suivre ces

lois pour amener les enfants à la meilleure connaissance et à la plus fervente pratique de leur religion. Sans doute, il ne s'agit pas de faire découvrir par les enfants des vérités que seule la révélation nous fournit ; mais il s'agit de mettre leur esprit dans la meilleure disposition possible pour adhérer du plus profond de leur âme à ces vérités, pour en faire des connaissances vivantes et non la simple répétition de formules apprises.

De plus — et l'abbé Roy le montre bien — le catéchisme aux enfants d'âge scolaire a un caractère primaire ; c'est donc une erreur d'en faire, dans sa méthode, comme un succédané de la théologie, laquelle est une science véritable requérant tout l'appareil logique de la science. Si donc la science achevée trouve sa meilleure méthode dans l'exploitation déductive des définitions, ce n'est déjà plus le cas d'une science en formation, et, à plus forte raison, d'une première initiation.

La plus saine philosophie — et la théologie n'y contredit pas — engage donc à adopter dans la pédagogie du catéchisme une méthode inductive et à utiliser pour cela toutes les sources concrètes que nous fournissent l'Écriture, la Liturgie et le milieu de vie des enfants.

Cela paraît presque du bon sens, et l'on se demande comment, en fait, a pu régner si longtemps, et encore aujourd'hui, la méthode inverse. J'avoue qu'à la lecture de certains manuels de catéchisme — l'abbé Roy en cite des exemples typiques (Cf. p. 140, p. 182) — je me suis plus d'une fois demandé, avec tout le respect voulu, comment leurs rédacteurs avaient pu, à ce point, manquer de sens pédagogique...

Précisément, l'auteur étudie cette question historique dans son second livre. C'est, en effet, l'histoire des idées depuis le XVII[e] siècle surtout, avec le développement, au siècle dernier, de la méthode dite *de Saint-Sulpice* (1), et la grande autorité de Mgr Dupanloup, qui explique la faveur, imméritée en soi, dont on a joui et jouit encore la méthode déductive. Pourtant, depuis une trentaine d'années, s'est fait jour un fort mouvement de réaction, en Allemagne d'abord, avec

(1) A laquelle l'auteur sait rendre justice tout en en faisant une critique serrée.

la méthode dite *de Munich*, puis dans les pays de langue anglaise et en France. Méthodes évangéliques, méthodes liturgiques, dites intuitives ou psychologiques, sont passées en revue et justement appréciées. L'auteur se déclare enfin partisan d'une méthode inductive intégrale, qui doit non pas se confiner dans tel ou tel procédé, même de grande valeur, mais utiliser toutes les sources possibles (Évangile, liturgie, vies des Saints, vie courante) au service d'un enseignement complet et synthétisé (1). Cette méthode, dit-il, s'autorise du patronage des magnifiques éducateurs religieux que furent le Curé d'Ars, saint Jean-Baptiste de la Salle, Fénelon, saint Vincent de Paul, saint François de Sales, et, avant eux, saint Augustin et Notre-Seigneur lui-même.

Nous avons dit que l'abbé Roy aborde sans hésiter la question des manuels catéchistiques. Il en fait l'historique et la critique. Sa conclusion n'est pas pour autant que les manuels doivent être bannis de l'enseignement. Loin de là. Mais si l'on veut vraiment introduire l'usage de la méthode inductive, il faudra non seulement avoir des ouvrages pour les maîtres (tel le *Carnet de préparation* du Chanoine Quinet, cité avec les plus grands éloges), mais aussi des manuels pour les enfants composés selon cette méthode. Il paraît qu'il en existe aux États-Unis. En France, il n'en existe pas encore, sauf pour la petite enfance. L'auteur nous montre fort bien que la rédaction d'un manuel inductif est chose nécessaire et possible. Sans doute un petit manuel pour les enfants ne peut contenir en détail tous les cheminements de la méthode inductive, mais il peut cependant utiliser « les procédés essentiels et généraux de l'induction imparfaite » (p. 124). Les recommandations données aux professeurs pour l'emploi de la méthode inductive doivent s'adresser également, écrit Mgr Ross, « à la méthode employée dans le catéchisme lui-même que l'on met aux mains des enfants, au langage du

(1) Je ne pense pas que les auteurs de méthodes dites « évangélique et liturgique » aient jamais soutenu sérieusement que leur procédé dût être employé à l'exclusion des autres. Ainsi, semble-t-il, tombent plusieurs critiques de l'abbé R., qui leur reproche de tronquer, de mitiger la méthode inductive, alors qu'il prône une méthode inductive intégrale.

catéchisme, à l'ordre dans lequel la matière se déroule, à sa composition » (p. 126). Et le même évêque écrit que l'usage de la méthode inductive exige « deux conditions : un texte à la portée des enfants et un professeur maître de ses moyens pédagogiques », ce qui est le bon sens même. Reconnaissons cependant que la rédaction d'un tel manuel est chose difficile et qui demandera de nombreux efforts et mises au point. Les exemples que l'auteur nous propose (pp. 150 ss., pp. 136 ss.), tirés d'un manuel qu'il a lui-même composé, ne nous donnent pas entière satisfaction; mais enfin leur méthode est bonne.

M. Roy n'a pas traité en détail des méthodes actives, qui sont pourtant bien dans la ligne de la méthode inductive qu'il préconise. Il y fait allusion à propos des travaux des abbés Shield en Amérique, Mc Mahon en Australie, Drinkwater en Angleterre, et de Mme Fargues en France, auteurs à qui il a emprunté beaucoup d'idées, mais qui lui paraissent aller trop loin dans l'utilisation des procédés actifs. Voici, en effet, ce qu'il en dit : « ... Nous ne croyons pas que l'application de la méthode inductive doive aller jusqu'à l'emploi des procédés dit « actifs » (méthodes actives). L'emploi de ces procédés nous paraît bon pour les jardins de l'enfance ou pour des classes individuelles, non pour les classes ordinaires d'enfants d'âge scolaire; appliqués tels que proposés, ils dépassent leurs capacités et donnent trop d'activité aux sens, au préjudice de l'imagination et de l'intelligence. L'emploi de ces procédés, dans le sens que leur donnent généralement les auteurs de pédagogie catéchistique nous semble être une exagération » (p. 159, note). Avouons que cette appréciation globale nous paraît bien rapide et assez injuste. D'une part, en effet, il faut remarquer que l'usage des procédés actifs tels que, par exemple, les recommande Mme Fargues dans son ouvrage *Les méthodes actives dans l'enseignement religieux* ne prétend nullement faire oublier la nécessité d'un enseignement complet, coordonné; leur but est plutôt d'amener l'enfant à recevoir activement cet enseignement et à en vivre : et il semble que beaucoup d'entre eux pourraient être adoptés dans les salles de catéchisme bien dirigées. D'autre part, il est bien possible que le système hardi de l'abbé Shield, qui tenta d'appliquer les principes montessoriens et en vint

jusqu'à supprimer toute leçon proprement dite de catéchisme (cf. pp. 285, 297, 298), ait été, en effet, trop hardi et n'ait pas donné les résultats que l'on escomptait. Mais il faut au moins reconnaître que des tentatives de ce genre servent très utilement au progrès de la pédagogie. Notre auteur en conviendrait sans doute volontiers et nous dirait probablement que son ouvrage présente une thèse générale et ne pouvait entrer dans l'examen détaillé et parfaitement mesuré de chaque méthode qu'il mentionne.

Peut-être ferait-il une réponse analogue à une dernière critique que nous voudrions faire. Alors qu'il paraît quelque peu en défiance vis-à-vis des méthodes actives à qui il reproche entre autres, comme nous venons de le voir, de « donner trop d'activité aux sens », M. l'abbé Roy ne fait, en revanche, aucune réserve quant à l'emploi du matériel scolaire concret, et notamment de toutes les sortes de représentations visuelles (images, tableaux, dessins au tableau noir, projections, cinéma, pp. 156 ss.). Or, si la méthode inductive doit, en effet, faire appel à toutes les ressources d'un tel matériel, c'est bien ici pourtant qu'il pourrait y avoir danger de ne s'adresser qu'aux sens. Il est vrai qu'il faut passer par les sens, mais ce ne sont pas nécessairement les impressions sensibles les plus vives, les plus passionnantes pour la sensibilité, qui donnent la meilleure base à l'abstraction. Sans quoi, les foules qui se pressent dans les cinémas seraient aussi les plus intellectuelles, ou du moins les mieux préparées aux choses de l'intelligence ! De plus, les notions proprement spirituelles (âme, esprit, éternité, divinité) ne peuvent précisément être acquises que par négation du visible et du tangible : non seulement ce n'est pas avec des images qu'on pourra en donner l'idée, mais encore les images pourraient y être source d'erreur (p. ex. Dieu conçu comme une espèce de vieux père Noël !).

Il reste que le livre de M. l'abbé Roy s'impose à l'attention de tous ceux que préoccupe la pédagogie du catéchisme. Il n'apporte pas de solutions toutes faites, mais il indique la voie à suivre.

fr. M. de Paillerets, O. P.

La valeur éducative des formes d'art

En marge du Congrès de la F.C.T.P.

La F.C.T.P. (Formation Chrétienne des Tout-Petits), répondait à un besoin, et voit un rapide accroissement. Pendant trois jours, la salle d'Hulst s'est remplie de congressistes qui venaient s'initier aux méthodes de l'œuvre, et entendre non seulement de jeunes mamans d'âmes faire part de la vie de leurs groupes, mais des praticiens et praticiennes de longue expérience, qu'on écoute avec une sorte d'amitié révérencielle, une Mlle d'Aubigny, par exemple, qui toute seule dans sa province a combattu le bon combat, avant que s'étendît ce mouvement catéchistique qui prend tant d'ampleur aujourd'hui. Mouvement grâce auquel l'effort de chacun se sent épaulé de l'effort de beaucoup d'autres, et aide à supporter les résistances qui découragent trop souvent les isolés.

Je ne veux pas donner ici un compte rendu des richesses de ce Congrès que présidèrent le Chanoine Lieutier et le Chanoine Pasteau; il vaut mieux lire les rapports dans les *Cahiers Catéchistiques*, qui les publieront. Je veux seulement souligner un des aspects de cette complexe question : l'initiation chrétienne des petits enfants de milieux a-religieux et la formation en profondeur de leur conscience et de leur sentiment chrétiens.

Dans nos milieux catéchistiques, attache-t-on assez d'importance à la valeur éducative de l'art? Je ne crois pas que le mot ait été prononcé une seule fois. Mais, heureusement, la chose n'a pas été absente de certains rapports.

L'écueil, à mon avis, pour qui veut remplacer, d'une manière forcément artificielle, la diffuse influence d'une atmosphère familiale chrétienne, c'est celui-ci : on penche à trop dire, trop faire savoir, trop faire comprendre, à trop

enseigner en un mot. Et c'est au cœur qu'on veut aller, sans doute; mais c'est par le chemin de l'intelligence qu'on cherche à passer.

Les petits enfants se prêtent à tout. En quelques séances, ils connaissent l'histoire de la Création du monde, de la chute originelle et de la Rédemption. Encore quelques séances, et ils parleront en termes exacts, bien qu'à eux, de l'Eucharistie, de l'Église, etc.; il suffit de savoir leur langue et d'adapter la présentation de la doctrine.

Dans les tableaux qu'on évoqua, tous séduisants, puisqu'il y était question de petits, il entrait, à doses variées, de l'enseignement, de l'art et de la vie. L'enseignement est d'ailleurs aussi peu apprêté que possible; on sent avec quelles inflexions tendres dans la voix et quels regards enveloppants les mamans d'âme se penchent sur les petits êtres qui se remettent entre leurs mains. Les plus belles réussites sont cependant, à mon sens, celles où le désir lui-même de *faire savoir pour faire vivre* s'efface devant le simple amour quasi maternel qui veut *faire s'épanouir*. Amour maternel : je ne retirerai pas le mot, même s'il faut l'appliquer à Dom David devant deux rangées de petits bambins en tabliers clairs.

Je ne sais pas si Dom David veut qu'on *sache*, en sortant de ses mains, ce que Jésus a accompli pour nous. Mais il le fait chanter, c'est mieux. Peut-être bien n'est-on pas remué au fond de l'âme; on est si petit! cela aussi, c'est mieux. Les mots parlés qui sollicitent les tout-petits, comment voudriez-vous qu'ils les reçoivent, si ce sont des mots trop chargés d'émotion? Il faut qu'ils s'en défendent, que leur cœur fragile se réserve malgré les inflexions de voix copiées des nôtres; alors ce que nous leur apportons reste sur le plan verbal, un peu artificiel, des choses qu'on ne sent ni ne pense aussi fort qu'on les dit. Et qui s'useront peut-être d'avoir été dites si fort avant d'avoir pu être senties. Mais chantez-les, ces grandes choses de Dieu : tout se place dans un ordre admirable et émeut tout juste autant que l'on peut être ému. On chantera « les grandes épines très pointues », et « la lance avec un fer au bout », et on éprouvera les pointes et le fer, un peu, ou beaucoup, suivant les âmes; ni plus ni moins que sa mesure; le chant entraîne et modèle, sans blesser ni forcer. « Nous porterons tout avec vous, Jésus. » Si on écoutait cela dans la petite causerie-sermon,

si on le récitait — sous cette forme ou une autre — dans la causerie-dialogue, ce serait une invitation austère, et peut-être disproportionnée. C'est ainsi que trop souvent nous demandons aux petits enfants des sacrifices; et ils les offrent, et ils se tendent dans l'effort, et, s'ils rebondissent, ce n'est pas sans un secret sentiment de fatigue. On les a traités comme traitent leurs fleurs les trop jeunes et trop pressés jardiniers qui en développent du bout des doigts les pétales encore repliés. Le chant de *Jésus préparant son Calvaire*, c'est de la poésie, du rythme, de la musique, tout ce que vous vous voudrez, sauf de l'enseignement et de la morale.

Les formes d'art sauvent tout. Pourvu que ceux qui les offrent aux enfants se sentent enfants quand ils les créent et qu'ils aient l'exacte intuition du sens de la liberté enfantine; alors leur touche reste infiniment délicate.

On ne doit pas s'étonner que les créateurs de formes d'art pour enfants qui risquent le moins de se tromper soient les enfants eux-mêmes; et toute une école pousse le respect de l'enfant jusqu'à presque interdire à l'adulte d'intervenir dans ses activités.

C'est un excès. Il ne faut pas le priver de richesses mieux élaborées, ni du choix que l'adulte sait faire des thèmes les plus précieux. Dans l'œuvre de la formation religieuse, il n'est pas de matériel didactique qui puisse suppléer à l'intervention du vrai éducateur.

Le chant n'est qu'un exemple. La liturgie en serait un autre. La valeur éducative incomparable de la liturgie vient non seulement de la beauté de ses éléments, mais de sa discrétion. La participation qu'elle *exige* n'est qu'extérieure; c'est le corps qui participe, par tous ses moyens d'expressions; et cette expression étant celle de l'âme commune, chaque âme, par là même, est *invitée* à s'associer; invitée, et inclinée.

Ce plan de la vie totale est celui où il faut à tout prix maintenir les tout-petits. Le verbal n'en est qu'un signe, et le moins sûr, parce qu'il est le plus facile et le plus rapide, celui qui obtient aux moindres frais les résultats les plus apparents, et jusqu'à ce résultat de la docilité, de l'obéissance et de la vertu. Oui, la vertu de nos petits, comme leur foi, ne tient souvent qu'à des mots sur lesquels nous nous méprenons à cause du ton d'imitation ingénue. L'éducation

profonde est bien autre chose! Et l'orientation vraie de la conscience morale. Et l'adhésion intime et durable aux vérités de foi.

La F.C.T.P. fait une œuvre d'apostolat admirable. Je crois, que, parallèlement à son action présente, elle sèmera pour l'avenir si elle s'oriente de plus en plus dans le sens que je vais dire : chercher des moyens d'action lents et sûrs, sûrs parce que lents, ceux qui permettent aux influences bienfaisantes de pénétrer jusqu'au fond de l'âme, sans rien forcer, sans rien briser, sans même solliciter trop directement. Ce n'est pas *nous* qui formons la conscience des enfants : un Autre y travaille, et notre action ne peut guère être trop discrète.

Est-ce que Dieu ne travaille pas même dans les âmes non baptisées?

Si des éducateurs qui ne se préoccupent pas de la vie surnaturelle réussissent cependant mieux que nous à établir les enfants dans un harmonieux équilibre, c'est peut-être qu'ils sont plus respectueux de la liberté des âmes et des lois naturelles du développement.

L'équilibre psychique des petits chrétiens est bien menacé aujourd'hui : on voudra bientôt les faire apostasier. Raison de plus pour chercher les conditions de l'équilibre et l'harmonie. Nous voilà ramenés au point de départ : ce seul mot : harmonie, évoque toutes les activités artistiques.

Marie Fargues.

Notre enquête

Vie paroissiale et mouvements spécialisés

Paroisses rurales *(suite)*

IV. — Le secteur en pays de grosse population et chrétien

Voici quelques extraits de la réponse d'un vicaire du diocèse de Nantes (paroisse de 2000 habitants) :

Voici un an et demi que la section est affiliée (1). Mais il y avait les voisins. Je me disais que si telle paroisse voisine « marchait », les gars auraient plus de « cœur à l'ouvrage » ; ça fait du bien de se sentir les coudes, et pour les vicaires aussi... J'en parle à mon confrère ; il est de mon avis. Pour commencer, je l'abonne à la *J.A.*, à la page du *Militant* ; je fais abonner quelques-uns de ses gars et... je lui donne cinquante tracts magazines à vendre. Il s'en tire. Ça a l'air de mordre. Je parle de cercles d'études. Pourquoi ne viendrait-il pas *chez nous*, un soir, avec quelques-uns de ses gars? Sept kilomètres, ce n'est pas une affaire ! A la fin, c'est convenu ; la date est fixée et, le jour dit, ils arrivent.

... Dans une autre paroisse, un tout jeune vicaire veut fonder un groupe, me demande des « tuyaux » et même d'aller un jour parler à ses gars. Ce que je fis. Je passe quelques tracts magazines, des journaux... il y a trois mois. Depuis, aucune nouvelle, sinon que l'on marche sans méthode.

(1) Cette réponse date du lancement de l'enquête, c'est-à-dire 1935. (N.D.L.R.)

Ces faits, et il y en a d'autres, prouvent, me semble-t-il, que l'on n'a pas encore compris la nécessité « d'ouvrir » la paroisse, pour permettre aux jeunes d'aller s'initier à l'A.C.

Difficultés de la part des aumôniers ; difficultés aussi de la part des curés. Si les aumôniers s'entendent, si un curé accepte de voir les jeunes aller vers d'autres pour se former, ce sera le curé voisin qui ne voudra pas que son vicaire s'occupe de jeunes qui ne sont pas de sa paroisse, ou vice versa.

Il y aurait peut-être un moyen : avoir des aumôniers de secteurs, de régions, mandatés par l'autorité compétente pour agir sur telle région. Dans les conditions citées plus haut, il faudrait, me semble-t-il, beaucoup d'humilité pour reconnaître que tel confrère est plus qualifié que soi ; de désintéressement, pour ne pas craindre que ses jeunes s'attachent à un autre plutôt qu'à soi ; de désir de faire du bien, pour le rechercher avant toute autre considération. Le tout assaisonné, bien sûr, de l'esprit de sacrifice.

J.A.C. et coopération interparoissiale

Il me semble, en effet, qu'un moyen *d'action collective* aura beaucoup plus d'influence. A ce point de vue, les journées interparoissiales peuvent avoir un bon effet. Mais le principal avantage de ces réunions-congrès à grand apparat est d'impressionner les populations.

Ce qui aidera à donner une mentalité chrétienne à une région, ce sont, me semble-t-il, *les journées d'études interparoissiales*. Les militants des diverses sections se réunissent pour traiter un sujet fixé d'avance et travailler en C.E. Chacun donne son appréciation, ses expériences : l'on décide... et alors il y a un effort *méthodique*, chacun n'agissant pas selon ses vues personnelles ou ses aspirations du moment. Par exemple : les distractions. Il se trouve non loin d'ici, sur une autre paroisse, un très grand étang, fort intéressant jadis pour y prendre des bains ; il est très mal fréquenté aujourd'hui. Les jeunes d'ici ont décidé de porter cet été leurs efforts de ce côté : ils ont élaboré tout un plan. Mais si telle autre paroisse ne fait rien, si elle laisse ses jeunes gens y aller, combien plus de difficultés surgissent !

Dans une région autre que celle-ci, les jeunes gens ont lutté contre la mauvaise chanson dans les foires. Plusieurs

sections se sont concertées, épaulées, et le résultat a été la fuite des vendeurs de saletés, et la vente de bonnes chansons et à la foire et dans diverses paroisses.

Mais il faut un effort *méthodique*.

Collaboration des paroisses pour les récollections

Inutile de parler de la nécessité des récollections...

On essaya ce moyen. Le vicaire avait « chauffé » un confrère voisin. Leurs *deux paroisses* envoyèrent dès le soir une partie de leurs retraitants, — l'une des deux, tous. A la deuxième récollection, ils furent plus nombreux le soir, et l'un de mes gars, qui ne voulait tout d'abord à aucun prix y participer le soir, y est allé dernièrement et ne veut plus y aller autrement.

Mais ces deux paroisses sont les seules à envoyer leurs jeunes le soir. Pourquoi ? Parce que les autres aumôniers ne le veulent pas. Effort méthodique ! (1)

Comment alors, s'il n'y a pas une action concertée, pourrait-on arriver à des résultats appréciables ?

Action d'ensemble du clergé rural

Il a été décidé pourtant d'avoir des journées qui, tout en étant surtout récollections sacerdotales, seraient en même temps des journées d'études pour s'entendre sur les moyens à employer.

Notre région en a une seule, et qui a réussi médiocrement, par suite du petit nombre qui a répondu. Une seconde va être lancée sous peu. Mais il est une autre région qui réunit chaque fois une vingtaine d'aumôniers qui en partent toujours contents après avoir mis en commun leur effort ; on s'entend sur les récollections, journées d'études et les méthodes.

Ces récollections sacerdotales ont un caractère quasi officiel. Un confrère me faisait part lundi dernier, à notre Congrès diocésain d'A.C.J.F., d'une nouvelle formule. Au lieu d'être en assez grand nombre (quinze à vingt pour les récol-

(1) Le diocèse de Nantes a, en 1937, une dizaine de centres de récollections régulières (3 fois par an). (N D.L.R.)

lections), et forcément cela embrasse un rayon beaucoup plus étendu, ils se sont réunis quatre, quatre qui, de par les circonstances, doivent travailler plus fréquemment ensemble. Cette sorte de journée d'étude, en petit comité, sans caractère officiel, m'a-t-il dit, a pleinement réussi, et il me semble que c'est la véritable formule. Une réunion d'une vingtaine indique nécessairement un champ d'action assez vaste. Les besoins ne sont pas partout les mêmes. Les rapports entre ces paroisses ne sont pas les mêmes non plus, d'où difficulté bien plus grande de mettre sur pied une formule qui convienne à tous, ou alors elle sera sans précision. De plus, il me semble qu'il est plus difficile d'avoir une communauté d'avis avec vingt qu'avec cinq ou six.

D'autre part, ces petites journées d'études, à caractère privé, ne sont pas toujours possibles, précisément à cause de leur caractère privé. Il y a plus d'un an, je l'avais ici. Tout d'abord notre nombre se réduisit à trois sur six. On prit tout de même des résolutions. Il fut assez facile de s'entendre, mais les règles établies ne furent jamais observées; chacun continua sa vie indépendante comme par le passé.

Je dois dire qu'il ne s'agit que de cette région-ci. Il est, en effet, d'autres secteurs dans le diocèse qui marchent comme un seul homme. Comment s'étonner, après cela, que les mouvements spécialisés partent mieux dans certaines régions que dans d'autres? C'est toujours le même principe : « L'unité fait la force »... Mon meilleur vœu est que se réalise chez nous et ailleurs la belle devise de la grande famille de l'Union : *Sint unum!*

V. — Expériences diocésaines

Nous donnons entre autres une réponse de Moulins, une de Saint-Claude et une du Mans :

1. *Du diocèse de Moulins*

Je vous signale rapidement :

Relativement au problème de coordination pour les paroisses rurales, un cas de coopération interparoissiale pour la J.A.C.

Un groupe de paroisses de deux cantons; on y a réalisé la

création de plusieurs sections paroissiales de J.A.C. par des réunions périodiques (bimestrielle) des militants ou futurs militants jacistes, successivement dans chacune des paroisses. Un des curés du groupement est officiellement désigné par l'évêché pour diriger le mouvement. Cinq sections ont été créees ainsi dans le courant de l'année, et on a mis sur pied une petite organisation fédérale avec ses dirigeants. Les jeunes des paroisses où il n'y a pas assez d'éléments pour une section ont ainsi un minimum de réunions permettant de les former. Les curés sont très satisfaits de cette méthode et se prêtent sans difficultés à ce que leurs jeunes gens participent à ces réunions interparoissiales.

Dans le diocèse, six à sept prêtres ayant la charge d'une paroisse rurale sont officiellement désignés par l'évêché pour promouvoir dans leur région le développement de la J.A.C. Ils sont les collaborateurs attitrés de l'aumônier diocésain.

Chanoine DE LA CELLE,
Directeur diocésain des Œuvres de Moulins.

2. Du diocèse de Saint-Claude

La spécialisation, au moins sous sa forme de J.A.C., faciliterait la coopération entre les paroisses.

Depuis plus d'un an, cette coopération a été rendue plus effective sur le terrain strictement jaciste par la création de centres de militants jacistes. Voici en quoi ils consistent : une fois par mois, au jour et à l'heure jugés les plus pratiques, les militants jacistes de sept ou huit paroisses se réunissent au cercle d'études avec un jeune curé au courant de la J.A.C.; ils font ensemble la méditation de l'Évangile et la réponse aux enquêtes du *Militant jaciste*. Nous avons actuellement sept de ces centres dont les réunions sont à peine suspendues au temps des grands travaux: dix à vingt jeunes gens les fréquentent régulièrement. Ces réunions sont très goûtées, car les jeunes ruraux se sentent entre eux. Nous veillons à ce que l'aumônier reste dans son rôle et laisse aux jeunes le plus possible d'initiative et de responsabilité.

Nous connaissons un jeune homme de dix-sept ans qui, au cours de l'hiver dernier, bien que les chemins couverts de neige ou verglassés ne permissent pas le vélo, n'a manqué

aucune des réunions qui se tenaient au chef-lieu, à onze kilomètres, à 19 heures. Il faisait donc à pied vingt-deux kilomètres et rentrait chez lui à onze heures du soir, en traversant des forêts, souvent par un brouillard épais. Ajoutons qu'il appartient à une famille plutôt indifférente.

En fait, et contrairement à nos craintes, jamais les jeunes gens n'ont été détournés de la fréquentation des centres par leur curé. Il est entendu d'ailleurs que les militants, rentrés chez eux, doivent s'efforcer de créer une section paroissiale. Seul le cercle d'études est interparoissial.

L'influence jaciste, toute rayonnante de sympathie et de charité, s'est-elle déjà fait sentir dans maintes communes? Le fait est que, dans les vingt-neuf paroisses qui ont des sections jacistes, et d'autres qui commencent à en prendre l'esprit, les élections municipales dernières, presque partout, ont été bonnes, sans que les jacistes soient intervenus dans la lutte. C'est sans doute que la J.A.C. a créé la bonne entente entre catholiques et gagné des sympathies chez les indifférents.

Un travail parallèle commence à se faire dans la Jeunesse agricole féminine. Quelques centres pour la formation des militantes commencent à fonctionner d'après les mêmes principes exposés plus haut.

Il y a lieu de noter que la collaboration entre nos jeunes gens des divers milieux sociaux n'a jamais été plus confiante, plus cordiale, plus amicale en un mot que depuis qu'ils sont jacistes, jocistes, jécistes, etc... L'identité d'esprit et de méthode fait qu'ils se sentent plus frères. La spécialisation n'a pas creusé de fossés, elles les a comblés.

Chanoine POUILLARD,
Directeur diocésain des Œuvres
de Saint-Claude.

3. *Du diocèse du Mans*

Les récents développements de la J.A.C. dans le diocèse (grâce surtout à la multiplication et à l'activité des centres cantonaux de formation des militants) ont donné une base large et solide à la coordination en cause.

Une notable partie du clergé rural s'est ralliée — et d'une façon parfois très active — à cette idée que la paroisse rurale, si elle reste plus que les paroisses urbaines un cadre

très important de la vie religieuse, même intégrale, ne peut, du fait des courants neutres et parfois impies qui la pénètrent de plus en plus de l'extérieur, rester absolument close, et qu'elle doit s'ouvrir — suivant des modalités à déterminer dans les cas d'espèces — aux éléments d'action diocésains et même nationaux.

Cette compréhension, qui sans doute n'est ni absolument générale, ni toujours spontanément réfléchie, s'est développée surtout grâce aux relations personnelles très cordiales de l'aumônier jaciste et du clergé rural, et se manifeste principalement par l'appel fait, en certains cantons, au vicaire du doyen, pour organiser un groupe cantonal, une journée de propagande, etc...

VI. — Le point de vue de la J.A.C.

1. — Le secteur

Résumant les remarques faites dans les rapports qui précèdent, le manuel définit ainsi le rôle du « secteur » :

Le **secteur** peut être le canton ou le doyenné ou, si la densité de la population l'exige, un territoire plus restreint : quatre ou cinq paroisses.

Le secteur est utile à trois étapes :

1° *Première étape (provisoire).* — Au départ de la J.A.C., en pays difficile, on ne peut que grouper quelques isolés : un, deux, ou trois par paroisses, et cela pour un ou plusieurs cantons.

Le secteur équivaudra à une section cantonale ou à une section largement interparoissiale. Les réunions seront des réunions de **militants**, mensuelles au moins.

Pour l'action jaciste, le chef de secteur constituera des **équipes paroissiales**, avec un chef d'équipe responsable.

2° *Deuxième étape (provisoire).* — La J.A.C. s'organise... une ou deux sections sont affiliées... mais, faute de militants assez nombreux, peuvent difficilement assurer les réunions de formation.

Le secteur aura ses réunions mensuelles à la fois pour les

quelques militants des sections affiliées et pour les militants isolés des autres paroisses.

Le secteur étaye les sections trop jeunes ou privées — pour un temps — de leurs meilleurs militants. Il supplée ce que les sections ne peuvent encore faire elles-mêmes.

3° *Troisième étape (l'idéal).* — Le centre forme des dirigeants de section.

A supposer que toutes les paroisses (ou groupes de paroisses confiés à un seul prêtre) aient une section affiliée — et vivante — de J.A.C., le Secteur demeure nécessaire :

1) pour la **formation** des dirigeants de sections;

2) pour la **communauté d'action** dans un rayon assez important.

Tout secteur doit avoir un chef responsable, bien au courant de la J.A.C., ayant lui-même mené une section; dégagé, si possible, du souci de sa propre section; chargé de diriger les réunions du Centre, de visiter les sections, d'être le conseiller des dirigeants de sections.

2. — L'Aumônier de Secteur

Le secteur étant — dans la pensée jaciste — non un rouage administratif, mais avant tout un organisme de formation des militants, doit avoir, à côté d'un dirigeant laïc, un aumônier. Et l'on voit tout de suite le rôle incomparable de ce « Père spirituel ».

Écartons d'abord quelques équivoques.

Le secteur pourrait se comparer à une maison d'éducation (mais où l'éducation serait donnée tout autant par les élèves que par les maîtres).

Un collège requiert : un directeur, des professeurs, un père spirituel, chacun ayant ses fonctions propres, coordonnées entre elles et orientées vers une fin unique : l'éducation chrétienne à donner aux élèves.

Un secteur jaciste qui comprend cinq à dix paroisses aurait des organismes analogues, mais adaptés aux principes de l'Action catholique : un organisme de direction; — un organisme de formation « spirituelle » et sociale des militants; — et des organismes chargés du travail de chaque paroisse.

L'organisme de direction serait soit le Comité diocésain de

J.A.C. contrôlé par la hiérarchie et animé par son aumônier, soit des Comités de régions qui se partagent le travail diocésain, par arrondissement, ou région agricole.

Chaque curé garderait la responsabilité de sa section paroissiale, qui vivrait et agirait selon les consignes diocésaines et nationales du mouvement.

L'aumônier de secteur, lui, serait un prêtre agréé, sinon choisi, par ses confrères, et chargé du service spécial le plus important : de la formation des militants; ce qui le désignerait, du reste, à l'attention de tous comme celui qui documente, qui oriente, qui apprend comment organiser une réunion, un service. Ne serait-il pas aussi appelé, s'il réussit dans sa tâche, à être éventuellement le père spirituel, au sens complet du mot, le directeur de conscience — sinon le confesseur — de ces jeunes qu'il rencontre mensuellement aux réunions de secteur?

En fait, beaucoup de diocèses ont des aumôniers de secteur dont l'activité est plus ou moins large, délimitée soit par décision épiscopale, soit par la volonté des confrères. Lille, Nancy, Rennes, Coutances, Évreux, Nantes, Bourges, Moulins, Saint-Claude, Rouen, Toulouse, Montauban, etc., etc., fourniraient une illustration très riche des principes énoncés plus haut.

Conclusion

Il y a bien des années, M. V. Bettencourt, actuellement président de l'Union Catholique de la France Agricole, réclamait pour chaque canton un « entraîneur laïc », l' « homme cantonal » : trois mille hommes cantonaux pour sauver la France rurale.

Les nécessités de l'époque font écrire à S. Exc. Mgr Richaud : « Pour la J.A.C., qui ne voit que, avec la dépopulation de nos campagnes, seules les formations cantonales et régionales ont chance de s'établir en beaucoup de contrées de la France? »

Les expériences de la J.A.C. font écho à ces paroles autorisées. La J.A.C. ne vivra que par la généralisation de la formule du secteur où, à côté de « l'homme cantonal », dirigeant de la J.A.C. ou de l'U.C.F.A., se trouvera « l'Aumônier de secteur », véritable formateur des militants de l'Action catholique rurale.

Témoignage

La charité de la clarté

Un petit livre sans nom d'auteur vous tombera peut-être sous les yeux : il s'intitule *La Pensée moderne et le catholicisme* (1). Ouvrez-le, vous serez tout de suite conquis. Un accent, un esprit, une lumière qui viennent du plus profond de l'âme chrétienne. Cet auteur ne se nomme pas. Aussi bien n'est-ce pas un auteur, mais un ami : vous voudriez le connaître, entendre le son de sa voix, ayant perçu cette résonance profonde d'une pensée vivante et sincère. Les questions qu'il aborde, — les conflits de la pensée scientifique et de la pensée religieuse, le problème de l'adaptation d'une vérité qui demeure à des hommes qui changent, le modernisme, le culte de l'humanité, — vous les trouverez traitées ailleurs, mais pas dans cet esprit et dans cette lumière. Ce petit livre est un vrai témoignage, il s'y révèle à chaque page ce qu'on pourrait nommer la *spiritualité* de l'écrivain.

Combien d'auteurs nous jettent leurs sentiments à la tête et veulent nous émouvoir dans les mots. Pauvres mots! Aucun artifice littéraire ne peut suppléer à la *vertu* de l'homme qui fait métier d'écrire et de nous enseigner. Ce n'est pas dans le texte de notre ouvrage que notre amour des âmes — cet amour qui doit tout animer pourtant — va pouvoir s'exprimer : c'est dans le labeur qui prépare le livre, dans une longue et patiente recherche du vrai, dans un méritoire effort vers la clarté. *Charité de la clarté*, nous dit ce petit livre — et du coup l'on nous montre comment la charité de l'écrivain s'incarne, prend corps dans le réel, et enfin nous touche par cet accent unique qu'elle donne à la vérité toute pure.

Un travail de l'esprit qui n'aboutit pas à plus de lumière, j'en-

(1) Aix, Imprimerie d'Éditions Provençales, 16, rue du Maréchal-Joffre.

tends parler de vraie lumière et non pas d'une apparence, un travail de l'esprit qui remplace une confusion par une autre ne mérite pas son nom, car l'esprit doit donner de la transparence à ce qu'il touche.

Mais la clarté n'est pas toujours possible; on ne peut rendre clair ce qui par nature est obscur — il faut du moins faire le départ, aussi net que possible, entre le jour et les ombres. C'est où paraît l'honnêteté du penseur et son respect du mystère, et sa sagesse aussi, car « la connaissance de l'inconnaissance est une vraie connaissance, et la science de l'ignorance, une vraie science ».

L'œuvre de l'intelligence, dans tout domaine complexe, consiste à reproduire avec une honnête exactitude le tracé de l'ombre et de la lumière : ainsi fait l'artiste lorsque, avec son fusain, il s'efforce de traduire sur un papier les proportions et les valeurs d'un paysage. Le premier travail de la pensée ressemble à cette esquisse du peintre : se mettre en face de la chose, éteindre en soi les désirs précipités, chasser les préventions et les images déformantes, avoir un regard neuf et innocent, ne pas s'attendre à ce que tout soit illuminé, ne pas se désespérer si tout est confus, mais recueillir avec patience et calme l'ordre, la proportion et la couleur des choses. Ne pas vouloir conclure avant l'heure. D'abord comprendre. Et, pour cela, chercher les principes qui sont impliqués par les opinions qu'on nous présente, suivre ces principes dans leurs conséquences et leurs applications dernières. Chercher également les faits sur lesquels ces opinions s'appuient, établir le rapport des faits et des principes; des données de l'expérience et des exigences premières de la raison. Après, il sera plus facile de voir en quelle mesure ces principes sont *vrais*, en quelle mesure ces faits sont *bien observés*, en quelle mesure le rapport des faits et des principes est *bien établi*. C'est cet ensemble de précautions que j'appelle la charité de la clarté.

Et qui ne voit ici combien cette charité de la clarté est une forme authentique de la charité tout court chez l'écrivain dont la tâche est d'enseigner le vrai et d'éclairer les âmes, que de divisions nous seraient épargnées, que de forces et de temps seraient économisés dans notre effort de conquête, si tous ceux qui font métier de parler ou d'écrire avaient conscience de l'honnête labeur que nous impose la charité de la clarté.

E. L.

LECTURES

LA CONDITION CHRÉTIENNE 1).

C'est un grand, un très grand livre religieux. L'auteur était connu déjà par ses *Prières d'un croyant*, une sorte de colloque de l'âme et de son Seigneur, qu'inspiraient, verset par verset, des épisodes de l'Évangile. Ici, l'âme a pris son envol. Quelques années ont passé. Légaut est arrivé à cette moitié de la journée où le travailleur qui a besogné dans le champ du Père comprend mieux l'œuvre, à en sentir les échecs, les angoisses, les succès aussi, et se permet d'en parler avec son maître, avec son collaborateur divin, cœur à cœur.

C'est un universitaire qui parle, c'est-à-dire quelqu'un qui a découvert sa religion aux frontières de l'incroyance, et qui a dû en même temps la vivre intensément, en revenant sans cesse au centre, au plus spirituel, à l'Amour. Il faut savoir que la plupart de ces méditations (et toutes peut-être), ont été faites par un apôtre, en petit groupe, avec des instituteurs qui découvraient le christianisme, et que ceux-ci, les anciens comme les nouveaux, désiraient loyalement en connaître les exigences, toutes les exigences, les plus intérieures, pour s'y conformer. Apostolat qui ne s'attarde pas aux préliminaires, qui ne se paie ni de mots ni d'enthousiasmes faciles, mais qui brûle clairement, volontairement, dans la lutte continuelle, jusqu'à tout consumer — c'est l'apostolat universitaire. Le livre de Légaut, si personnel pourtant, représente d'abord cela.

La perle unique, les invités du festin, l'ivraie, la conversion de Nicodème... Légaut a pris des thèmes évangéliques, et il

(1) Marcel Légaut, *La condition chrétienne devant les Croissances et les Crises modernes*. Préface de S. Exc. Mgr Beaussart. Collection « La vie chrétienne ». Édit. Bernard Grasset.

a librement médité cette condition humaine où se fait le royaume de Dieu. On ne trouvera pas ici de commentaire, au sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot, sinon un commentaire des grandes lois de la vie spirituelle, qui ont été posées pour toujours par l'incarnation et la rédemption. Après l'Évangile narré, c'est pour ainsi dire l'Évangile paulinien dont il a fait son oraison. Une vie d'apôtre y rentre, disons *des* vies. Si vous cherchez votre âme, lecteur chrétien ou incroyant, vous l'y trouverez certainement à quelque page, autant et mieux que vous ne l'avez fait dans les grands romans qui ont ravivé en ces dernières années les problèmes de la foi, de l'espérance ou de la charité. Il vous faudra prendre conscience d'évasions plus secrètes, d'appels plus intimes. A l'approche du royaume de Dieu, l'auteur sait tout ce qui vous agite, en réalité — ou en rêve. Et il vous conduira.

Sans rien dissimuler de l'ampleur et des exigences de la vie spirituelle, c'est un livre très humain, plus encore que le précédent (1). Ouvrier de l'union, Légaut a longuement appris à découvrir l'attente de toutes les âmes — plus que le sentiment du péché et la lourdeur de la chair, plus que le vide de Dieu et la déréliction dans la vie mondaine, positivement *un désir de l'absolu*. Et cela, redisons-le, sans illusion, sans cesser de reconnaître nos limites, notre inachèvement, — il les sent en lui-même d'abord — et ce qu'il y a d'insuffisant dans l'œuvre d'évangélisation. Mais, au milieu des ruines où nous travaillons, il ouvre toute grande l'espérance du royaume.

Car nous autres, chrétiens, nous sommes des gens qui attendent quelque chose. Et qu'attendons-nous? Non point la réalisation d'une idéologie humanitaire, qui ferait une sorte d'Église de la cité terrestre. Mais que l'Église grandisse à la taille de l'homme parfait, c'est-à-dire de l'humanité, et tout simplement que les âmes se convertissent, pour puiser

(1) Puisqu'il touche à la science, à la beauté et aux opinions, on s'étonne un peu que Légaut n'ait pas nommé parmi les préparations (ou peut-être compté parmi les limites) le sol natal N'y a-t-il pas là un problème vraiment spirituel que tout chrétien est obligé de reconnaître à quelque moment, une place à déterminer dans la construction, même la plus intérieure?

aux sources de consolation, de force, de réparation qu'elle ne peuvent trouver ailleurs. Et, par conséquent, qu'il y ait dans les activités humaines des influences chrétiennes toujours plus puissantes qui les configurent, chacune dans son ordre et autant qu'il est possible, à ce qui est la vérité et la bonté. C'est le mouvement même de l'Action catholique, comme l'a rappelé Mgr Beaussart dans la préface dont il a honoré ce livre. Et enfin que, par cet apport des convertis, en même temps que par cet effort intime de sainteté, il y ait dans le christianisme une conscience toujours plus délicate de l'Évangile, des manifestations plus riches de la foi et de la charité. En un temps qui a besoin d'espérance, Légaut n'a pas peur de ces vastes perspectives où le regard suit, autant qu'il est possible, la marche de l'Église dans le monde. N'a-t-il pas quelque droit à ces vues qui reposent et dilatent le cœur, comme celui qui a atteint un sommet? Et ce livre, sans aucun doute, marque un sommet.

RENÉ CADIOU.

LA MESSE POUR LE PRÊTRE (1).

Nous recommandons vivement aux prêtres ce livre du P. Marie-Eugène de la Croix, dont les ouvrages sur Notre-Seigneur et le sacerdoce sont très appréciés. Dans celui-ci, il étudie d'abord l'excellence du saint Sacrifice de la messe dans ses rapports avec celui de la croix et avec le sacerdoce du Christ. Il insiste sur ce point que la messe perpétue d'une façon sacramentelle le sacrifice sanglant du Calvaire, parce que c'est le même prêtre principal et la même victime. De là dérive la conclusion que le prêtre, ministre du Sauveur, doit célébrer la messe dans les mêmes sentiments et dispositions que Jésus, s'offrant en victime. Le prêtre doit ainsi participer, dans la mesure voulue pour lui par la Providence, aux saints anéantissements de Notre-Seigneur, pour continuer son œuvre de salut par les mêmes moyens,

(1) R. P. M.-E. de la Croix, de la Fraternité sacerdotale, *Le Saint-Sacrifice de la Messe pour le Prêtre*. Maison du Bon-Pasteur, 228, boulevard Péreire, Paris. 12 fr.

par un grand esprit de détachement et une ardente charité.

De ce point de vue, l'auteur montre ce que doit être la préparation éloignée et la préparation prochaine au saint sacrifice de la messe. Il distingue trois sortes de messes : *les messes célébrées* (avec les saintes dispositions voulues), *les messes dites* (irréprochables en apparence), *les messes bâclées* (qui donnent une impression des plus douloureuses), pp. 119-130. En parlant du devoir de l'action de grâces, on nous dit ici quelle lacune profonde provient dans la vie sacerdotale du manque d'action de grâces. Le chapitre huitième, qui compare la première messe généralement très fervente à celles qui la suivent, est particulièrement frappant, ce rapprochement montre bien comment, à l'opposé de ce qui arrive trop souvent, l'esprit de foi et la ferveur devraient toujours grandir dans l'âme sacerdotale, comment chaque communion devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, par la promptitude de la volonté au service de Dieu.

Les chapitres suivants sur les défauts à éviter et sur les fruits du saint sacrifice contiennent un examen des plus pratiques et un grand stimulant.

Le dernier chapitre nous montre la célébration de la sainte messe comme l'objet principal du jugement du prêtre, d'après l'œuvre la plus grande que Dieu lui a confiée et les intérêts les plus précieux dont il est responsable.

Cet ouvrage, qui reproduit la doctrine de saint Thomas, de saint François de Sales, de saint Alphonse de Liguori, est écrit avec une grande piété, une force de conviction rayonnante : nous le conseillons vivement pour les retraites sacerdotales.

FR. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

LA VIE D'AMOUR DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

Nous avons accueilli avec plaisir la publication du nouveau livre du P. Bruno : *La vie d'amour de saint Jean de la Croix* (Desclée de Brouwer). C'est toujours avec profit qu'on prend quelque nouveau contact avec le grand Docteur du Carmel.

Cet ouvrage, simple raccourci de *Saint Jean de la Croix* (Plon, 1929), avec, ici ou là, quelques détails supplémentaires, se présente sous une forme agréable qui permet de suivre aisément le fondateur du Carmel réformé dans les diverses étapes de sa vie et les sublimes ascensions de son âme. En montrant comment le saint a *vécu* sa doctrine, il ôte, à *l'exposition* que le Docteur en a fait dans ses traités, ce quelque chose d'abstrait qui en rend la compréhension difficile encore à beaucoup d'âmes, et l'application pratique déconcertante ou rebutante. Et nous le voyons tout ensemble si divin et si humain! L'immortel épisode de l'extase au parloir des Carmélites (p. 55), et cette autre scène ravissante du rôti d'oiseau préparé pour un frère malade et dégoûté (p. 218), ne sont-ils pas suggestifs du véritable esprit du saint? Tout cela est excellent.

Mais l'histoire du *Saint du Carmel* s'accompagne nécessairement, en nombre de pages, de celle du P. Gratien. Sur ce terrain, nous nous permettons d'apporter des réserves. Plusieurs années d'étude sur Gratien, spécialement dans les nombreux inédits des liasses 1063 et 1064 de l'Archivo Historico Nacional de Madrid, et ceux des Archives Vaticanes ne nous permettent pas de faire nôtres nombre de ses appréciations sur la personne ni sur l'action du fidèle disciple de sainte Thérèse. Nous avons cru trouver aussi, chez l'auteur, une tendance à prendre au péjoratif tout ce qui concerne le P. Gratien; à ne laisser passer nulle occasion, petite ou grande, de le critiquer ou de le blâmer; cette impression s'accentue à mesure qu'on avance dans la lecture du livre. Tel qu'il sort de la plume du R. P. Bruno, Gratien apparaît répréhensible en tout; les pages qui traitent de lui appelleraient des mises au point et certains redressements nécessaires. Souhaitons qu'une traduction des ouvrages du grand historien moderne du Carmel, le R. P. Silverio, — qui comportent de bonnes études sur Gratien, et des conclusions assez différentes de celles du P. Bruno (1), — puisse ouvrir aux lecteurs français des perspectives plus étendues et mieux nuancées sur les origines de la réforme du Carmel.

E. M.-B.

(1) « C'est une œuvre de justice de le réhabiliter et de lui donner la place prééminente méritée par un si heureux collaborateur

MÈRE HEURTAUT (1).

Mère Heurtaut est une grande figure d'histoire « mêlée au grand mouvement religieux et spiritualiste de la fin du XVII[e] siècle français », et son œuvre a duré. « A son nom, comme des fleurs vivantes, surgissent de blancs monastères. Voici Rennes, qu'elle prépara, féconda de ses travaux et de ses désirs, assura avec les deux Mères venues de Caen, du premier monastère. Voici Paris, qui, pour la première fois, connut en elle une fille du Père Eudes. Sans doute, elle y échoua, mais c'est l'une des siennes dont elle prédit et préserva l'éveil de la vocation qui, trente ans plus tard, assure la fondation. Et, depuis, Paris a eu Versailles, Nantes, qui toujours marchent. » Telle sainte Thérèse d'Avila, cette Normande cloîtrée va et vient pour fonder des monastères et des refuges. Son active ténacité s'est imposée aux résistances et aux timidités.

Mère Heurtaut est une grande figure de charité. Ayant retrouvé « quelque chose de l'état de grâce du Paradis terrestre », elle a passé en faisant le bien. On aimera sa candeur indulgente qui savait « ouvrir les tombeaux des consciences », selon le mot de l'annaliste. Le livre de Mlle Jéglot nous fait suivre cette grande âme jusqu'à ses dernières ascensions, et cela est un grand bienfait.

fr. C. LAVERGNE, O. P.

MÈRE FRANÇOISE DE JÉSUS (2).

Ce livre est un abrégé de la vie de Mère Françoise de Jésus,

de la mystique réformatrice... *Es de justicia rehabilitar su buen nombre y darle el puesto preeminente que merece colaborador tan afortunado de la mística reformadora.* » *Dialogos sobre la muerte de santa Teresa*, por el P. Jer. Gracian, Introd. del R. P. Silverio de santa Teresa O.C.D., Burgos, 1913.

(1) *Une grande figure d'histoire et de charité : Mère Marie de la Trinité Heurtaut*, fondatrice de Montbareil (1634-1709), par Cécile Jéglot. Un vol. de 316 pp., aux Presses Bretonnes, Saint-Brieuc, ou à la Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris-VI[e]. 16 fr.

(2) R. P. Rég. Garrigou-Lagrange, O.P., *Mère Françoise de Jésus*, fondatrice de la Compagnie de la Vierge (1877-1932). Paris, Desclée de Brouwer. Un vol., in-8°, 184 pp., 15 fr.

auquel sont ajoutés quelques extraits de ses écrits spirituels. Cette sainte religieuse fonda à Rome, sur les conseils de Pie X, la « Compagnie de la Vierge », qui a « pour but spécial la prière et l'immolation aux intentions du Souverain Pontife, pour la hiérarchie ecclésiastique et pour les vocations sacerdotales » (p. 34).

Dès son enfance, Dieu lui fit la grâce d'une profonde intimité avec Notre-Dame. Entre ses mains, elle prononça un vœu de virginité divinement inspiré : cette enfant n'avait encore rien lu, ni rien entendu sur le vœu ou sur la virginité. Pour rester fidèle à ce vœu, elle lutta durant toute sa jeunesse contre sa famille, qui voulait la marier, et même contre son directeur, le futur archevêque de Sens, alors abbé Chesnelong, qui tenait ce vœu pour nul. Cependant, il ne tarda pas à se rendre compte de la mainmise de Dieu sur cette âme prédestinée, et, suivant ses conseils, la jeune fille chercha sa voie dans diverses formes de vie religieuse, mais sans succès. Dieu la prédestinait à fonder une nouvelle famille spirituelle dans son Église. Dès que son directeur eut approuvé le dessein que la grâce lui inspirait, elle n'hésita pas à le faire connaître à Pie X, qui lui conseilla, après plusieurs entrevues, de fonder à Rome même la première maison de cette congrégation.

La nouvelle fondation devait se réaliser dans la souffrance. Mère Françoise connut la contradiction de la part des hommes, son corps fut éprouvé par une terrible maladie, et son âme fut associée à l'immolation de Gethsémani. Ces souffrances durèrent jusqu'à la fin de sa vie. Elle les avait connues d'avance, et les avait préférées à la joie d'une foi sans ombre, pour « coopérer au salut des âmes » : elle s'était vouée à elles par un vœu de victime, que son directeur de l'époque, Supérieur du séminaire français, lui permit de faire. A la lecture de ces pages, pourtant très réservées, l'on ne peut s'empêcher de penser que cette âme dut être très aimée de Dieu, pour qu'il lui fût donné d'entrer si profondément dans le mystère de la croix. « Ici-bas, écrivait Mère Françoise, plus une âme est proche de Dieu, c'est-à-dire plus elle aime, plus elle est vouée à la souffrance » (p. 53).

Une seconde partie montre ce que furent dans cette vie les vertus théologales, les vertus morales, l'esprit de prière, et l'amour des croix. Quelques faits concrets, et des paroles

profondes révèlent une âme toute détachée des créatures, dans laquelle la charité règne en maîtresse. Le Seigneur lui avait inspiré de demander « la grâce d'être toujours la dernière dans l'estime des hommes, dans le cœur de ceux qu'elle aimait, et dans son esprit toujours » (p. 73) pour grandir constamment dans la charité.

Enfin l'auteur donne de larges extraits des notes et lettres de la Mère. Tous ces écrits sont une expression très vivante des grands sentiments de l'âme chrétienne, qui relèvent de la sagesse des saints : accents très personnels qui manifestent une expérience profonde des choses de Dieu. Sa grande dévotion au sacerdoce de Jésus, dont elle parle si bien, aidera de nombreux prêtres à prendre davantage conscience du don que Dieu leur a fait. Les exigences d'abnégation de la vie religieuse, qu'elle a si bien comprises et si bien exprimées, apparaîtront plus clairement aux âmes vouées à l'état de perfection. Nous ne doutons pas que ce livre admirable ne fasse beaucoup de bien comme en témoigne le Rme P. Gillet : « J'avoue, écrit-il, que cette lecture m'a fait du bien. Elle donne l'impression d'une âme foncièrement détachée d'elle-même et attachée à Notre-Seigneur, mais qui garde sa forte personnalité. Il n'y a là rien de banal, ni de livresque, mais le son pur d'une âme qui parle de ce qu'elle a expérimenté dans la souffrance. Rien non plus de mesquin, ni encore moins d'efféminé. C'est une femme qui écrit, agit, mais virilement. Il y a des âmes qu'on ensevelit pour ainsi dire avec leur corps ; il y en a d'autres qui, le corps une fois enseveli, ressuscitent. L'âme de Mère Françoise apparaît plus vivante que jamais. Je vais la prier comme une sainte. »

FR. M. R. GAGNEBET, O. P.

JÉSUS ET SON PAYS (1).

A ceux qui aimeraient faire le pèlerinage de Terre Sainte comme à ceux qui ont eu ce bonheur, je conseille vivement

(1) M.-H. Lelong, O.P., *Jésus et son pays*. Édit. Alsatia, 1, rue Garancière, Paris-VI^e^.

la lecture de ces pages si pleines d'observations et d'émotions. On oublie trop que notre Rédemption s'est opérée à ras du sol et qu'il y a un pays qui est celui de notre Sauveur. En lisant l'Évangile, chacun de nous se filme à lui-même un « paysage imaginaire »; le pèlerin retrouve le paysage réel, et ce bienfait lui permet pour toute la vie de reconstituer aisément les scènes évangéliques. Quand ce pèlerin est un croyant fervent et dont l'âme est capable de profondes résonances, son récit est toujours captivant. Ces notations mêlent la vie spirituelle du prêtre pèlerin à la suite des observations très précises et en général fort exactes, et elles évoluent sur un plan religieux plus impressionnant que toutes les descriptions topographiques. J'aime ce pèlerin que rien n'a déçu. Je m'étonne seulement qu'il n'ait vibré ni à Béthanie, ni au Cénacle. Du moins son livre nous y mène, et, de cela, nous lui sommes très reconnaissant.

fr. C. LAVERGNE, O. P.

Notes bibliographiques

Écrits spirituels.

Le Prix des Larmes, à ceux qui pleurent, par L. ROUZIC Téqui, Paris, 1934, 3e édition.

L'Appel à l'Union, Conférences sur le Discours après la Cène, par le P. DÉSIRÉ DES PLANCHES, O. M. C. Duculot, Gembloux; librairie Saint-François d'Assise, Paris.

Rayons de France, par Mgr GRENTE, évêque du Mans. Extraits des discours déjà publiés, inaugurant la collection *Dans la lumière du Christ.* Beauchesne, Paris.

Diem festum celebrantes. Sermons pour toutes les fêtes de l'année, par le chan. J. Engel. Traduit de l'allemand par l'abbé M. Grandclaudon. Salvator, Mulhouse; Casterman, Paris-Tournai.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).